JACQUES CARTIER

OU

LA DÉCOUVERTE DU CANADA

DRAME HISTORIQUE EN QUATRE ACTES
UN PROLOGUE ET UN SIXIÈME TABLEAU (*AD LIBITUM*)
MÊLÉ DE CHANT

PAR FRÉD. HEURLIPES

PRIX : 40 CENTIMES



PARIS
LIBRAIRIE BLÉRIOT
HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

PERSONNAGES DU PROLOGUE :

JACQUES CARTIER, jeune pêcheur, quatorze ans.
KARADEC, oncle de Jacques.
LE PÈRE YVES, vieux pêcheur.
IANIC, matelot.
LE COMTE CHABOT DE BRION.
PHILIPPE, jeune fils du comte, treize ans.
GONIDEC, LE GOFF, LE BRENN, YVON, } jeunes pêcheurs de douze à quinze ans.
DEUX PÊCHEURS.

PERSONNAGES DU DRAME :

JACQUES CARTIER, pilote, 24 ans.
FRANÇOIS I[er], roi de France.
CHARLES-QUINT, roi d'Espagne et empereur.
PHILIPPE CHABOT DE BRION, amiral de France.
SANDWEL, seigneur anglais.
DONNACOUNA, chef canadien.
TAIGURAGNY, DOMAGAYA, } fils de Donnacouna (enfants).
TRIBOULET, bouffon de François I[er].
GONIDEC, IANIC, LE GOFF, } matelots bretons.
ANTOINE, BASTIEN, } matelots français.
UN HUISSIER DU LOUVRE.

ANTONIO, DOMINGO, } matelots espagnols.
SEIGNEURS FRANÇAIS ET ESPAGNOLS, PAGES, GARDES, SAUVAGES CANADIENS, MATELOTS, PÊCHEURS ET MOUSSES.

Prologue. LA VOCATION. — La scène se passe à Saint-Malo, dans la cabane de Karadec (1509).
I[er] acte. LE PILOTE. — Comme au prologue (1533).
II[e] acte. LA DÉCOUVERTE. — Au Canada (1534).
III[e] acte. LA RÉCOMPENSE. — Au Louvre (1540).
IV[e] acte. LA RÉVOLTE A BORD. — Sur le pont de la *Grande-Hermine* (1540).
6[e] tableau. L'ARBRE DE LA VIERGE. — Au Canada, dans les glaces (1540).

AVIS IMPORTANT. — Les enfants qui figurent au prologue peuvent être utilisés comme mousses aux deuxième et quatrième actes, et comme pages au troisième acte. Karadec, le père Yves et le comte Chabot, personnages du prologue, peuvent être utilisés comme seigneurs ou matelots dans les actes suivants. D'autres combinaisons permettent de confier deux rôles à un même acteur, dans des actes différents.

JACQUES CARTIER

OU

LA DÉCOUVERTE DU CANADA

PROLOGUE

Le théâtre représente une cabane de pêcheurs, à Saint-Servan, près de Saint-Malo. Table à droite ; sièges rustiques ; çà et là, gaffes, avirons, cordages, filets, etc. Deux portes au fond (latérales), l'une donnant sur la route, l'autre conduisant au bord de la mer.

SCÈNE I

JACQUES, GONIDEC, LE GOFF, LE BRENN, YVON.

(*Au lever du rideau, Jacques, entouré de ses jeunes camarades, cherche à les éloigner. — Fin d'une dispute.*)

JACQUES, *assis à gauche.* — Me laisserez-vous tranquille, enfin?

YVON. — Laissez donc ce pauvre Jacques, ne voyez-vous pas qu'il a besoin de calme pour songer à son aise?

LE BRENN. — Oui, pour songer creux.

LE GOFF. — C'est juste, il n'a point dormi la nuit dernière.

GONIDEC. — Comment cela?... Est-ce vrai, Jacques?

JACQUES, *boudeur.* — C'est vrai.

GONIDEC. — Tu n'as donc pas couché dans la cabane de ton oncle Karadec?

JACQUES, *brusquement.* — Non... Eh bien! que vous importe?

GONIDEC. — Peut-on savoir où tu as passé la nuit? (*Jacques ne répond pas et baisse la tête.*)

LE GOFF. — Je vous l'ai dit; il a rêvé les yeux ouverts, au clair de la lune, sur la grève, où l'a rencontré Ianic.

GONIDEC. — Voyons, Jacques, dis-moi franchement où tu as passé la nuit?

JACQUES. — Que vous importe, vous dis-je?

LE BRENN. — Décidément, Jacques, tu n'es pas d'humeur ce matin.

YVON. — Je devine bien ce qu'il a, moi. Le père Karadec lui aura caressé les côtes, pour une fausse manœuvre. Et voilà!

JACQUES, *se levant.* — Ce n'est pas vrai. (*Il se rassied.*)

Yvon. — Alors, tu auras perdu un filet, et tu as peur de la garcette, n'est-ce pas ?

Jacques, *furieux, se levant.* — Vous m'ennuyez, à la fin. Allez-vous-en et laissez-moi.

Le Goff. — Vous voyez bien qu'il a besoin de rêver.

Le Brenn. — Je saurai bien l'en empêcher.

Jacques. — M'en empêcher, toi !... Viens donc, si tu l'oses.

Le Brenn, *s'approchant.* — Maître rêveur, calmez-vous donc.

Jacques. — Tu m'impatientes. Gare les coups de poings ! Va-t-en, toi et les autres.

Le Brenn. — Tu n'es pas le maître, ici, ni le plus fort.

Jacques, *hors de lui.* — Je saurai bien vous mettre à la porte. Tonnerre ! (*Il s'avance sur eux, les poings fermés.*)

Tous, *reculant.* — Adieu, rêveur ! adieu, rêveur !

Jacques, *s'armant d'un bâton à gauche, et les repoussant au dehors.* — Sortez, ou je frappe.

Tous. — Rêveur ! rêveur ! adieu. (*Ils sortent à droite.*)

SCÈNE II

JACQUES.

Jacques, *seul, jetant son bâton vers le fond et descendant la scène.* — Rêveur ! oui... ils m'appellent rêveur ! Et comment ne le serais-je pas ?... Quand les enfants de la grève reviennent à la cabane, ils retrouvent des visages amis... et moi, pauvre orphelin, je suis seul sur la terre... Ils ont, eux, une mère qui les embrasse, un père qui les caresse... et moi, personne ne m'aime. Si je m'attarde sur les rochers, nul ne s'inquiète de mon absence ; moi-même je sens que nulle voix ne m'appelle... que pas un cœur ne bat à l'unisson du mien, et je rêve... Oui, je rêve à mon père englouti par le gouffre dévorant... je rêve à ma pauvre mère, folle de douleur, mourant après avoir langui trois ans dans les angoisses de la tristesse. Je songe à la chaumière où j'étais bercé tour à tour par les chansons maternelles et par la rude main du vieux loup de mer qui m'appelait son fils... Jours déjà si loin, aurore de la vie à peine entrevue !... et maintenant, seul... seul... (*Il s'assied à gauche.*) Oh ! je souffre ! Si le sommeil venait un instant me faire oublier la triste réalité !... Oui... mon berceau... ma mère... mon père... (*Il s'endort peu à peu.*)

SCÈNE III

JACQUES, KARADEC, IANIC, *de droite.*

Karadec, *entrant.* — C'est donc cette nuit que tu as débarqué, Ianic ?

Ianic. — Oui, père Karadec. Par un temps superbe. (*Ils vont à la table, à droite.*)

KARADEC. — Et la traversée?

IANIC. — Heureuse, parfaitement heureuse. Pas une bourrasque, pas un grain, pas une houle depuis Terre-Neuve. Foi de matelot, nous avions le plus beau temps du monde.

KARADEC. — Et la pêche.

IANIC. — Ah! dam! plein les filets, plein les barques. D'ailleurs, la caravelle est à l'ancre, à deux cents brasses d'ici. Demain, au plus tard, on débarque, et vous verrez, père Karadec, une fortune.

KARADEC. — Tant mieux, mon brave Ianic, tant mieux. Ce sera autant de bons écus à mettre de côté; et puis un peu de bien-être à la cabane; du pain dans la huche, du cidre au cellier, de bonnes capes pour les femmes, des joujoux pour les enfants, et, qui sait! une belle barque toute neuve, peut-être. Ah ça! si nous buvions un pot de cidre pour fêter ta bonne arrivée?

IANIC. — Ce n'est pas de refus, car il fait une fière chaleur.

KARADEC. — Attends un peu, mon Ianic. (*Il se lève et va vers la gauche lorsqu'il aperçoit Jacques.*) Ah! Jacques, ici, et endormi!

IANIC, *se levant et gagnant la gauche.* — Jacques! Oui, c'est lui. Il dort; ce n'est pas étonnant, je l'ai rencontré cette nuit sur la grève du Grand-Bey.

KARADEC. — Encore une de ses escapades. Ce diable de Jacques est vraiment singulier: quand il s'agit d'embarquer, il fait mille façons... on dirait que l'eau lui fait peur; à bord, il manœuvre comme un vrai marin; à terre, il rêve jour et nuit; il découche souvent, se promène seul et triste: je n'y comprends rien.

IANIC. — Cet enfant doit souffrir; il faudrait le distraire un peu.

KARADEC. — Le distraire, lui? mais ce qui fait la joie des autres l'attriste et le décourage. Il ne se passe pas de jour qu'il ne soit en querelle avec ses petits camarades dont il refuse de partager les jeux. C'est un sauvage que ce marsouin-là. Laissons-le dormir et attends-moi, je vais prendre un pot de cidre. (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE IV

JACQUES, IANIC.

IANIC. — Pauvre enfant! depuis sept ans, quelle existence. Errer de cabane en cabane, s'asseoir à la table de toutes les familles dont aucune n'est la sienne, voir sourire autour de lui le soleil, les enfants et les fleurs, et rester sombre comme une nuit sans étoiles, quelle vie amère et pénible!

JACQUES, *rêvant.* — Là-bas... là-bas... Terre!... terre!... Colomb?...

IANIC. — Que dit-il?

JACQUES, *rêvant.* — Nord-Ouest... toujours... toujours!

IANIC. — Il rêve encore.

JACQUES, *de même.* — Oh! un navire... un seul... un... navire!...

SCÈNE V

JACQUES, IANIC, KARADEC.

KARADEC, *rentrant de gauche.* — Voilà le pichet... et les gobelets !...
IANIC. — Chut !... pas de bruit... l'enfant dort... écoutez... écoutez. (*Il prend le pichet et les gobelets, puis pose le tout sur la table.*)
JACQUES, *rêvant.* — Un navire, le roi... terre !... terre ! ah ! (*Il s'éveille.*)
KARADEC. — Eh bien ! Jacques ? tu dors, paresseux... tu seras donc toujours rêveur ?
JACQUES, *surpris et confus.* — Ah ! rêveur ! Vous aussi, mon oncle ?
KARADEC. — Eh oui ! moi aussi... Pourquoi n'es-tu pas à courir sur la plage ?... Et dis-moi, où as-tu passé la nuit ?
JACQUES, *embarrassé.* — La nuit... ah ! pas de sommeil pour moi !... plus de mère qui me berce... plus de chansons pour m'endormir ; ce qu'il me faut, c'est l'ombre des rochers, le sable de la grève, et le bruit de l'Océan.
IANIC. — A quoi rêvais-tu donc, tout à l'heure ?
JACQUES. — Tout à l'heure ?
IANIC. — Oui, là, pendant que tu dormais.
JACQUES. — A quoi je rêvais ?... Attendez... (*Se levant et gagnant le milieu.* — Oui, je voyais un homme au regard d'aigle ; il semblait lire à l'horizon, et il disait : la terre ! là, là. Et un roi puissant lui donnait un navire, et il fuyait sur la mer comme la mouette sauvage, comme l'arondelle aux ailes noires, et il arrivait où personne n'était parvenu.
IANIC. — Est-ce que tu as envie de l'imiter ?
JACQUES. — Moi !... oh ! non ; l'Océan, je le déteste, il a dévoré mon père. Et pourtant mes bras sont habitués à manier la rame et à faire bondir l'esquif sur la crête des vagues... j'ai entendu les chants des matelots au départ pour la pêche, et mon cœur battait plus fort. Tantôt il me semble qu'une voix secrète et inconnue m'appelle sur les flots, tantôt la mer terrible m'apparaît comme un tombeau béant, et j'ai parfois la tentation de lui demander la mort... oui, la mort... dans le même sépulcre que mon père.
KARADEC. — Jacques, toutes ces rêveries commencent à m'ennuyer. Crois-moi, chasse ces idées noires et viens boire un coup à la santé de ton ami Ianic, qui arrive de Terre-Neuve. (*Ils passent à la table ; Karadec le premier, par derrière.*)
JACQUES. — De Terre-Neuve, toi, Ianic ?... Oh ! tu me raconteras... tu me diras ce que tu as vu sur ce sbancs de sable, et au-delà, car... au-delà, il y a quelque chose... bien sûr...
IANIC. — Quelque chose ?... Que veux-tu dire ?...
JACQUES. — Oui, il y a quelque chose... un passage... un chenal... pour aller dans l'Inde. Ne m'as-tu pas dit, l'année dernière, avant

ton départ, qu'un certain Verazzani avait côtoyé le banc de Terre-Neuve, et avait cru apercevoir plus loin un golfe magnifique?...

IANIC. — Oui, les pêcheurs ont parlé de cela, mais qu'importe? depuis trois ans que le marin Cabot a découvert Terre-Neuve, personne n'a tenté de pousser les recherches sur d'autres points. Qui sait? peut-être plus tard, un aventurier de la mer, un autre Colomb, percera le nuage de glaces qui cache à nos yeux une plage inconnue.

JACQUES. — Oui... un aventurier... un autre Colomb... c'est vrai. Sais-tu que je suis né, m'a dit mon oncle, l'année même que ce grand homme a posé le pied sur le sol du Nouveau-Monde?

IANIC. — Je le sais... Aurais-tu par hasard envie de courir les mers comme lui?

JACQUES. — Moi?... oh! non; je n'aime pas la mer... ou plutôt, la mer... non... elle a dévoré mon père.

KARADEC, *qui a versé à boire.* — Ah ça! Jacques, finissons-en. Ne parle plus de tous ces songes. Allons, Ianic, à ta santé!

IANIC. — A la vôtre, père Karadec; à la tienne, Jacques.

JACQUES. — Merci, Ianic. (*Ils boivent.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PÈRE YVES.

YVES, *entrant de droite.* — Salut, père Karadec.

KARADEC. — Salut, mon brave père Yves. — Eh bien! quelles nouvelles?

YVES. — Il y a que le vent commence à fraîchir. La mer moutonne déjà; et la caravelle est arrivée à temps pour éviter un coup de mer. (*Tous se levant et venant en scène.*)

IANIC. — Il y a donc un orage par là-haut?

YVES. — Probablement. J'ai vu tout à l'heure un point noir à l'est, et la brume s'étend comme une voile vis-à-vis. (*On entend le bruit du vent.*) Tenez, entendez-vous déjà le vent qui souffle au large?...

JACQUES. — C'est vrai.

KARADEC. — Et la musique va bientôt commencer. (*Eclair, puis tonnerre au loin.*) Voyez-vous, déjà un éclair. Je ne me trompais pas. Père Yves, tous nos pêcheurs sont-ils revenus?

YVES. — Quelques-uns viennent d'aborder à l'instant, les autres sont en vue.

Pendant cette scène, les éclairs se succèdent d'abord par intervalle, puis plus rapidement; le vent et le tonnerre se font entendre d'abord au loin, puis de plus proche en plus proche. — Pluie et grêle.)

IANIC. — Mon Dieu! pourvu que tous arrivent avant le grabuge! (*Il passe à gauche.*)

KARADEC, *allant à la porte et regardant au dehors, à droite.* — Dieu nous garde, mes enfants, mais voici une rude tempête. (*On entend au loin des cris.*)

JACQUES, IANIC, YVES, *ensemble.* — Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il? (*Tous écoutent avec surprise.*)

KARADEC. — Quelque malheur, sans doute ; Notre-Dame !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, GONIDEC, LE GOFF, LE BRENN, YVON.

GONIDEC, *entrant de droite.* — Au secours! au secours!

LE GOFF, LE BRENN, YVON, *entrant et ensemble.* — Un navire à la côte!

YVES. — Un navire!

LE GOFF, LE BRENN. — Un navire du roi!

IANIC. — Un navire du roi! Vite, partons. Venez-vous, père Karadec?

KARADEC. — Allons! quel malheur, mon Dieu! (*On entend un coup de canon au loin.*)

JACQUES. — Le canon de détresse! (*Second coup de canon, puis une cloche au loin.*)

GONIDEC. — La cloche de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Il y a donc grand danger?

IANIC. — Partons, alors. En route, Karadec.

KARADEC. — Je te suis, Ianic. (*Prenant une gaffe au fond.*) Restez, les enfants, et priez Notre-Dame de sauver les naufragés.

JACQUES. — Oui, restez, vous autres; moi, je pars avec mon oncle!

KARADEC. — Jacques! tu n'y penses pas.

JACQUES. — Je veux vous suivre ; je veux voir un peu ce grabuge. Et puis, j'ai deux bras comme les autres, je travaillerai. (*Il prend, au fond du théâtre, une corde qu'il roule autour de son corps, puis il prend le n° 4.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DEUX PÊCHEURS.

PREMIER PÊCHEUR, *entrant.* — Vite, père Karadec, votre barque; le navire touche!

DEUXIÈME PÊCHEUR, *entrant.* — Le grand mât vient de tomber sous la foudre ; au secours!

TOUS! — A la côte! à la côte! (*Ils sortent, à droite, excepté Yves, Gonidec, Le Goff, Le Brenn et Yvon. — Les deux pêcheurs sortent les derniers.*)

SCÈNE IX

YVES, GONIDEC, LE GOFF, LE BRENN, YVON.

YVES. — Ah! pourquoi mes jambes refusent-elles le service! Ce que c'est que d'être vieux, les enfants, on ne peut plus manœuvrer et

il faut rester en panne, par force. (*Prenant le milieu de la scène.*) Allons, les enfants, faisons la prière à Notre-Dame-de-Bon-Secours !

(*Tous se découvrent et sont à genoux.*)

CHŒUR :

Sur le salut de notre âme,
Sur le salut de nos jours,
Veille toujours, ô Notre-Dame,
Notre-Dame-de-Bon-Secours !

YVES.

A ta voix, l'ouragan s'arrête,
Bonne Vierge des matelots;
Un vœu qu'on fait dans la tempête
Apaise la fureur des flots,
Un vœu qu'en quittant le rivage
Le pêcheur t'adresse en secret,
Le rend sain et sauf à la plage,
Une moisson dans son filet.

REPRISE DU CHŒUR :

Sur le salut, etc. (*Ils se relèvent.*)

Éclairs, tonnerre, cloche, coup de canon.

GONIDEC. — Quel branle-bas ! mes amis. Je n'ai jamais entendu un pareil tapage.

YVES. — Continuons de prier la madone; bientôt peut-être nous aurons des nouvelles du navire. (*Chantant, tous à genoux.*)

II

Quand le destin inexorable,
A voulu la mort du marin,
Tu veilles, reine secourable,
Sur la veuve et sur l'orphelin.
Au cœur accablé de misère
Tu rends l'espérance et la foi,
Et l'enfant qui n'a plus de mère
En retrouve une auprès de toi.

CHŒUR :

Sur le salut, etc.

III

Jusqu'au coupable qui se cache,
O Vierge, ta bonté s'étend,

Ton cœur s'ouvre, mère sans tache,
Au pécheur comme à l'innocent.
Ta charité compatissante
L'appelle en tout temps, en tout lieu ;
Par toi son âme repentante
Se réconcilie avec Dieu.

(*Éclair, grand coup de tonnerre, canon, cloche. — Reprise du chœur à genoux. — L'orage s'apaise peu à peu.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, IANIC, *entrant de droite.*

IANIC, *entrant brusquement.* — Ouf! en voilà une trempée!

TOUS, *se levant.* — Ianic!

IANIC. — Enfin, me voilà; je l'ai échappé belle! Figurez-vous qu'une satanée vague a jeté mon canot sur un rocher et l'a mis dans une telle marmelade qu'il m'a fallu me sauver à la nage.

YVES. — Et le navire?

IANIC. — Ah! le navire!... C'est pitoyable! Couché sur un banc de sable, le tribord plongé dans l'eau, le gouvernail en pièces, les mâts rasés, et les passagers, huchés sur les sabords, poussant des cris lamentables. Heureusement, Karadec a pu les atteindre avec trois autres barques.

GONIDEC. — Et Jacques, qu'est-il devenu?

IANIC. — Jacques? je l'ai vu s'élancer seul sur un canot, s'emparer des avirons et bondir sur les vagues comme une mouette. Un coup de mer l'a jeté d'abord à cent toises du navire, mais il a lutté avec une telle force qu'il a abordé les naufragés au moment où son oncle revenait avec sa barque pleine de monde.

LE BRENN. — Ce garçon est singulier : rêveur comme une truite, brave comme un lion. Pourvu qu'il revienne sain et sauf!

SCÈNE XI

LES MÊMES, PREMIER PÊCHEUR.

PREMIER PÊCHEUR, *entrant, de droite.* — Dieu soit loué! Ils sont tous sauvés!

TOUS. — Ah! (*En démasquant le pêcheur qui vient au milieu et reste vers le fond.*)

IANIC. — Où sont-ils?

PREMIER PÊCHEUR. — A Saint-Malo; le connétable leur a offert asile dans la grosse tour du fort.

GONIDEC. — Et le père Karadec?... et Jacques?...

IANIC, *allant vers la porte.* — Les voici!...

SCÈNE XII

LES MÊMES, KARADEC, JACQUES, LE COMTE DE CHABOT, PHILIPPE, DEUXIÈME PÊCHEUR, *au fond, à droite.*

(*Philippe, à demi évanoui. est porté par Jacques et le deuxième pêcheur. Tous passent vers la gauche à l'entrée de Philippe et du comte de Chabot.*)

JACQUES. — Place, place, vous autres!

DEUXIÈME PÊCHEUR. — Vite, un siège! (*Le premier matelot avance une chaise de paille ou un siège de bois.*)

JACQUES, *au deuxième pêcheur.* — Doucement, donc! doucement! (*Il fait asseoir Philippe, à droite.*)

KARADEC, *au comte.* — Monseigneur, je ne puis vous offrir que ma pauvre cabane. Veuillez en disposer jusqu'à ce que votre fils soit remis de sa frayeur et à l'abri de tout danger.

LE COMTE. — Merci, brave homme, merci. Mais quel est donc ce jeune homme qui a sauvé mon enfant et qui m'a retiré moi-même du flot qui m'entraînait?

KARADEC. — C'est Jacques, mon neveu, Monseigneur.

LE COMTE. — Votre neveu?... où est-il?

KARADEC, *à Jacques qui cherche à se cacher.* — Approche donc, Jacques, et réponds à Monseigneur. (*Jacques descend timidement.*)

LE COMTE. — Comment vous nommez-vous, mon enfant?

JACQUES, *qui s'est approché.* — Jacques Cartier.

LE COMTE. — Vous êtes un brave garçon, et je ne sais, en vérité, comment vous témoigner ma reconnaissance pour votre dévouement et votre courage. Vous avez sauvé la vie à mon fils, que puis-je faire pour vous?

JACQUES. — Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir : je ne mérite point de faveur. D'ailleurs, je ne voudrais pas ajouter, par une demande indiscrète, au désastre qui vient de vous frapper.

LE COMTE. — Vous ignorez donc qui je suis? C'est juste, et je dois vous le dire. Le roi Louis XII, le père du peuple, notre seigneur et maître, m'a chargé de surveiller les côtes de France pendant qu'il est à guerroyer en Italie. Nos voisins d'outre-mer pourraient avoir la fantaisie de visiter notre littoral si l'on ne faisait bonne garde. Je suis le comte de Chabot, amiral de France; (*Philippe revient à lui, lentement*) en revenant de Boulogne, la tempête nous a assaillis non loin de vos rochers. C'est à votre vaillante audace, mon jeune ami, que je dois d'avoir échappé à un aussi grand péril, quand ma nef a été brisée, et que les hommes de mon équipage ne se sont sauvés qu'à grand'peine.

KARADEC. — Que le ciel soit loué, Monseigneur, d'avoir conservé vos jours et de m'avoir permis de vous offrir mon humble cabane.

LE COMTE. — Aussi, je tiens à vous en récompenser. Voyons, Jacques Cartier, que désirez-vous?

PHILIPPE, *qui s'est remis peu à peu, et se lève en parlant.* — Mon

père, il faut l'emmener à Paris; (*le premier matelot retire la chaise, dès que Philippe se lève*) il sera mon compagnon, mon ami, mon frère; n'est-ce pas, Jacques, tu le voudras bien?

JACQUES. — A Paris, moi?... Vous n'y pensez pas, Monseigneur?

LE COMTE. — Mon fils est bien inspiré. Je veux reconnaître vos services en vous faisant élever avec lui. Vous viendrez donc avec nous, Jacques, vous verrez le Louvre, vous verrez le roi.

JACQUES. — Paris!... le Louvre!... Louis XII...

LE COMTE. — Eh bien!

PHILIPPE. — Eh bien!

JACQUES. — Non, Monseigneur; je ne puis accepter votre offre généreuse. Mon oncle vieillit. Seul au monde, il a eu soin du pauvre orphelin; sa chaumière est la seule où je n'ai pas été étranger; je lui dois plus que vous ne me devez; je ne puis le quitter.

PHILIPPE. — Comment, Jacques, tu ne veux donc pas partager ma vie et me servir de compagnon? Oh! viens, je t'aimerai tant! Et puis ton oncle viendra te voir souvent, souvent, et il sera toujours le bienvenu chez l'amiral Chabot. N'est-ce pas, mon père?

LE COMTE. — Tu devances vraiment toutes mes propositions, mon fils, et j'adhère de grand cœur à tes désirs qui sont les miens.

JACQUES. — Encore une fois, merci, Monseigneur, je refuse. Quand même le bonheur de mon oncle ne serait pas séparé de celui que vous voulez me faire, à Paris, il me manquerait une chose que vous ne pourriez me procurer, parce que Dieu seul en est le maître.

LE COMTE. — Expliquez-vous, Jacques, je ne vous comprends pas.

JACQUES, *avec exaltation.* — Ce qu'il me faut à moi, ce ne sont pas les brillantes fêtes de la cour, c'est le foyer breton de mon rocher de Saint-Malo; ce ne sont point les riches habits qui doivent couvrir les membres de l'humble pêcheur, c'est le drap grossier de la vareuse et le rustique bonnet de laine; ce n'est point un palais, si beau qu'il soit, qui doit servir d'horizon à Jacques Cartier, c'est l'Océan sans bornes, le ciel qui touche l'eau, la vague qui berce le marin, la brise qui le caresse, la chanson qui l'endort. Voilà tout ce que je désire.

LE COMTE. — Vous n'avez donc pas d'ambition, jeune homme, et la vie n'a point de rêves pour vous?

JACQUES. — De l'ambition!... des rêves!... ah! oui, depuis une heure une fièvre inconnue a fait glisser dans mes veines un sang plus brûlant et plus fort. J'ai une ambition, maintenant, un rêve encore... mais bien beau... bien vaste... il ressemble à une folie.

LE COMTE. — Avouez-moi ce désir nouveau; je ferai tout pour le satisfaire.

JACQUES, *s'adressant tout à coup à Karadec.* — Mon oncle, c'est fini, je ne vous quitterai pas; mais promettez-moi de me conduire avec vous quand vous partirez pour les Terres-Neuves.

TOUS. — Que dit-il?...

JACQUES. — Oui, mes amis, vous ne me verrez plus désormais errer à l'aventure sur la plage, morne et silencieux. Mer terrible, je te détestais, maintenant je t'aime; ce ne sont plus tes grèves tour-

mentées que je fréquenterai, ce sont tes vallons sans arbres, tes montagnes écumeuses, tes routes immenses que je veux parcourir. Dès aujourd'hui, je suis marin.

LE COMTE. — Eh bien! mon jeune ami, je ne veux pas résister à cette vocation qui vous entraîne. Qu'il me soit permis au contraire d'y contribuer. (*Tendant une bourse à Karadec.*) Karadec, voici de quoi fournir aux frais d'éducation de mon protégé. Emmenez votre neveu dans vos voyages, mais, dans les intervalles, envoyez-le chez le professeur royal de Saint-Malo et qu'il suive ses leçons de navigation. Et toi, Jacques, souviens-toi que l'amiral Chabot et son fils ne t'oublieront jamais. Quand tu seras homme fait, marin consommé, pilote hardi et expérimenté, tu viendras à Paris, non pour y rester, mais pour que je dise au roi de France en te présentant à lui : Sire, voilà le premier pilote et le plus grand navigateur de votre royaume!

JACQUES. — Vive Monseigneur! vive l'amiral!

TOUS. — Vive Monseigneur!

Rideau. Fin du prologue.

ACTE PREMIER

Même décor qu'au prologue. Table à droite, sièges autour; un bahut ou coffre au fond. Porte à gauche donnant dans la chambre de Jacques.

SCÈNE I

JACQUES, *seul.*

(*Au lever du rideau, Jacques est assis près de la table à droite, examinant avec attention des cartes géographiques qu'il a déployées devant lui. — Sur la table, une large cassette destinée à renfermer ses cartes et ses plans.*)

JACQUES. — Mes calculs sont bien exacts... nord-ouest, d'abord, jusqu'à Terre-Neuve, puis, nord, nord toujours. Là, il y a un mystère. Pourrai-je le pénétrer?... Voilà déjà près de vingt ans que je visite presque chaque année ce banc de sable stérile et nu qu'on appelle les Terres-Neuves... Nos pêcheurs y trouvent bonne aubaine, la morue abonde... mais il me semble... je crois... je suis sûr que ce n'est qu'une île et que plus loin... Mais des barques à une voile, des rames fatigantes à manœuvrer constamment, quelques pauvres caravelles, vraies coquilles de noix à la merci des vagues, quels moyens imparfaits de courir des bordées au delà! Comment hiverner sur de pareils vaisseaux au milieu des glaces?... Qui vient là!... (*Il cache précipitamment ses cartes.*)

SCÈNE II

JACQUES, GONIDEC.

GONIDEC, *entrant de gauche.* — Salut, maître Jacques.
JACQUES, *rassuré.* — Ah ! c'est toi, Gonidec.
GONIDEC. — Toujours au travail ?...
JACQUES. — Que veux-tu, c'est mon idée fixe... Je puis bien te le dire, à toi, mon matelot, mon ami d'enfance. Les leçons du maître de navigation de Saint-Malo m'ont mis sur la voie, mais après m'avoir communiqué toute sa science, le vieux pilote ne m'a laissé qu'une théorie vague et embrouillée. La mer m'en a plus appris que lui, et tu le vois, je cherche, je cherche encore, et...
GONIDEC. — Vous trouverez, parbleu !
JACQUES. —Je trouverai... quoi donc ?
GONIDEC. — Eh, parbleu ! un golfe, un fleuve... une terre... un monde peut-être !...
JACQUES, *souriant.* — Mon pauvre Gonidec !...
GONIDEC. — Et pourquoi pas ? N'avez-vous pas sondé chaque plage, chaque chenal, chaque bas-fond des Terres-Neuves ? L'astrolabe à la main pendant vos quarts de nuit (et Dieu sait si votre tour arrivait souvent), ne vous ai-je pas surpris cent fois interrogeant le ciel, y découvrant des étoiles nouvelles, la mer, vous apportant des herbes et des parfums inconnus qui vous faisaient tressaillir de surprise et de joie ? (*Jacques se lève vivement, puis ils descendent en scène.*)
JACQUES, *entraîné.* — C'est vrai !...
GONIDEC. — Courage donc, maître, vous trouverez ?
JACQUES, *secouant la tête.* — Tu ignores donc, Gonidec, le dicton des anciens : L'argent est le nerf de la guerre ?...
GONIDEC. — Que vous manque-t-il donc, maître ?
JACQUES. — L'oiseau pourrait-il voler sans ailes ?... Ce qui me manque, vois-tu, c'est le coursier rapide qui m'emporterait où vole ma pensée... un navire ! un navire ! qui me donnera un navire ?
GONIDEC, *vaincu,* — C'est vrai !... Mais soyez tranquille, maître, Notre-Dame vous protégera... J'irai demain faire brûler un cierge à sa chapelle.
JACQUES. — Te souviens-tu du jour où je sauvai du naufrage l'amiral Chabot ?
GONIDEC. — Si je m'en souviens ?... Et qui peut l'avoir oublié à Saint-Malo ?
JACQUES. — Hélas ! beaucoup de ceux qui l'ont vu sont partis pour l'autre monde, mon pauvre ami : le père Karadec mon défunt oncle, dont Dieu ait l'âme, et le père Yves, et l'amiral lui-même dont le fils est aujourd'hui courtisan du roi chevalier.
GONIDEC. — C'est vrai. Mais il y en a qui vivent encore.
JACQUES. — Tu as raison, matelot ; mais s'ils se souviennent, que peuvent-ils pour moi ?

Gonidec. — Le fils du comte Chabot, a-t-il donc foulé aux pieds le serment de son père ? Il est amiral à son tour ; pourquoi vous aurait-il oublié ?

Jacques, *lui prenant la main.* — Tu es un noble cœur, Gonidec, et tu juges des autres par toi-même ; mais je te l'ai dit, l'amiral Philippe de Chabot, jeune encore, est courtisan de François Ier ; au Louvre, il n'y a pas encore eu de tempêtes, et le bruit des concerts ou celui des armes ne ressemble pas au mugissement de l'Océan.

Gonidec. — Je croyais, moi, que la voix du tonnerre avait un écho sans fin dans la vie d'un naufragé... je croyais que les sinistres éclairs avaient des reflets jusqu'au milieu des lustres qui illuminent les festins de la cour.

Jacques. — Détrompe-toi, Gonidec, ah ! si le comte vivait encore, il me semble que j'aurais le courage d'aller le trouver à Paris et de lui dire : Rappelez-vous.

Gonidec. — Je me chargerais bien, moi, d'aller le dire à son fils.

Jacques. — Garde-t-en bien, mon ami ! Laissons à Dieu le soin de nous rendre justice. Son heure viendra, et peut-être alors... (*On entend au loin des cris de joie.*) Quels sont ces cris ?...

Gonidec. — Eh ! par Notre-Dame, vous ne m'avez pas laissé le temps de vous parler. N'est-ce pas aujourd'hui la Saint-Jacques ?... Ah ! les marins bretons n'oublient pas, eux.

Jacques, *ému et lui serrant la main.* — Et c'est pour moi ?... Merci, mon brave Gonidec, merci.

Gonidec. — Vous, maître, me remercier ?... Allons donc ; je suis votre matelot, c'est tout dire, Vous n'avez qu'à parler et je me ferai pendre pour vous !... Mais voici les camarades ; ramassez vos cartes : il ne faut pas qu'ils sachent encore les secrets du patron.

Jacques. — Tu as raison : mes secrets sont pour moi seul... et pour toi, Gonidec ; c'est la même chose. (*Il renferme les cartes dans la cassette qu'il laisse sur la table.*)

Matelots et Pêcheurs, *au dehors.* — Vive notre patron ! Vive maître Jacques !...

SCÈNE III

JACQUES, GONIDEC, IANIC, LEGOFF, MATELOTS, *au fond.*

Matelots, *portant des bouquets.* — Vive maître Jacques !

Jacques. — Merci, merci, mes amis.

Ianic. — Permettez, maître, au plus ancien de vos matelots de vous la souhaiter bonne et heureuse, au nom de tous. Dam ! si nos fleurs ne sont point belles et choisies, nous avons des cœurs solides, allez, et vous pouvez comptez sur nous.

Jacques. — Viens m'embrasser, mon vieux camarade. (*Il l'embrasse.*) Et vous, braves amis et compatriotes, laissez-moi vous serrer la main. (*Il leur serre la main.*) Bien des fois nous avons ensemble bravé la fureur de l'Océan et jeté nos filets dans les flots ; nous avons

eu toujours les mêmes espérances et les mêmes craintes ; nous avons couru les mêmes dangers ; nous partageons les mêmes épreuves. Merci donc de ce que vous faites pour moi aujourd'hui. Gonidec, ne faut-il pas rafraîchir ces braves gens ?... Va, mon brave, apporte des brocs et des gobelets. (*Gonidec entre à gauche, deuxième plan.*)

Le Goff. — Ah ! maître, vous êtes trop bon.

Jacques. — Si la fortune me sourit, si mes projets se réalisent, bientôt, mes amis, bientôt, vous serez à mon bord, non plus comme pêcheurs de morue, mais comme des matelots courant à la recherche de l'inconnu ; et Jacques Cartier, le Malouin, sera fier de commander à des braves tels que vous.

Tous. — Vive notre patron ! Vive maître Jacques !

Ianic. — Nous vous suivrons, maître, jusqu'au bout du monde.

Le Goff. — Et les Espagnols n'auront pas tout.

Gonidec *est entré avec les brocs et les gobelets, il pose le tout sur la table; après avoir versé.* — A la santé de Jacques Cartier !

Tous, *s'approchant de la table.* — A la santé du patron !

Le Goff. — A vos projets et à leur réussite !

Jacques. — Merci, mes amis ; mais je veux vous faire raison. (*Prenant un gobelet et l'élevant.*) Je bois aux Bretons ! à Saint-Malo, et surtout aux braves Malouins !

Tous. — Vive la Bretagne ! Vive la France ! (*Ils descendent tous en scène pour les couplets, les gobelets en mains.*)

Chœur. (*Musique de Aloïs Kunc.*)

Marins de France et de Bretagne,
Vrais loups de mer et francs lurons,
Sur les flots Dieu nous accompagne
Accordons bien nos avirons !
Au loin s'enfuit val et montagne :
Jusqu'au retour nous chanterons.

Refrain.

Gais matelots,
La pêche est bonne
Et la Madone
Calme les flots.
Longue est l'absence,
Mais au retour
Que d'espérance
Et que d'amour !

Honneur à notre capitaine,
C'est notre père et notre ami ;
Prompt au danger, sa voix hautaine
Gourmande le vent endormi ;

Du vaisseau la route est certaine :
Glissons sur le flot raffermi.

(*Après les couplets les trois acteurs donnent les gobelets à deux matelots, qui les remettent sur la table et remontent.*)

Ianic. — Maintenant, maître Jacques, j'ai une faveur à vous demander.

Jacques. — Parle, mon vieux camarade, que désires-tu ?

Ianic. — J'ai une barque toute neuve ; j'ai attendu ce jour pour la faire bénir ; voulez-vous en être le parrain ?

Jacques. — Volontiers, mon brave Ianic, et de ce pas, si tu le veux, nous irons la voir.

Ianic, *à Le Goff.* — Le Goff, cours au monastère, et préviens le prieur de Notre-Dame que nous l'attendons pour la cérémomie.

Le Goff. — J'y cours. (*Il sort à gauche après avoir fait signe à un matelot de le suivre. Quatre ou cinq matelots restent en scène et ne sortent qu'avec Jacques.*)

Jacques. — Eh bien, Ianic, nous partons.

Ianic. — Oui, maître. Et vous, camarades, venez avec le patron et chantons en route notre refrain. (*Reprise du chœur, partie en scène, partie en s'éloignant, vers la droite.*)

SCÈNE IV

(*La scène reste vide un instant pendant qu'on entend au loin les dernières mesures du chant. L'Amiral et Sandwel viennent de gauche.*)

UN MATELOT, L'AMIRAL CHABOT DE BRION, SANDWEL.

Le Matelot. — Par ici, Messires.

Chabot. — C'est bien la maison du pilote Jacques Cartier... Oui, je me rappelle l'avoir déjà vue, il y a plus de vingt ans !...

Le Matelot. — Maître Jacques n'est pas loin, Monseigneur. Veuillez prendre des sièges et vous reposer pendant que je vais le prévenir de votre visite. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE V

(*Sandwel remonte pour le voir sortir, puis il descend en scène. — A la sortie du matelot, Chabot va vers la table et s'assied.*)

L'AMIRAL CHABOT, SANDWEL.

Sandwel. — Vous êtes déjà venu par ici, disiez-vous, Monseigneur ?

Chabot. — Oui. Une tempête affreuse où je faillis périr avec mon père nous jeta sur cette grève de Saint-Malo. Jacques Cartier, que je viens visiter aujourd'hui, n'était alors qu'un enfant comme moi.

Avec un courage et une audace qui semblaient au-dessus de son âge, il se précipita dans les flots et parvint à nous sauver. Mon père, dans sa reconnaissance, prit l'orphelin sous sa protection et fournit aux frais de ses études.

SANDWEL. — A en juger par sa demeure, la fortune ne l'a pas favorisé!...

CHABOT. — Sa vocation pour la vie de marin date du jour où il arracha deux victimes à l'Océan, qu'il détestait jusqu'alors. Rien n'a pu le décider à quitter la cabane de son oncle, et, vous le voyez, Sandwel, ses goûts n'ont point changé.

SANDWEL. — Pensez-vous qu'il accepte la mission que vous allez lui confier de la part du roi notre maître?

CHABOT. — Vous ne connaissez donc pas l'énergie et la tenacité des matelots bretons? La soif de la gloire n'a pu s'éteindre en cet homme, les rêves de son génie n'ont pu s'évanouir, et, à l'heure qu'il est, je n'en doute pas, il cherche avec ardeur à les réaliser.

SANDWEL. — Pouvez-vous lui en fournir les moyens, Monseigneur?

CHABOT. — La marine française est pauvre, j'en conviens; la dixième partie des richesses qu'étalaient nos seigneurs et chevaliers à la dernière entrevue de François Ier et de Henri d'Angleterre suffirait pour armer bon nombre de vaisseaux; mais, qu'importe! le roi m'a promis deux navires pour une tentative de découvertes; il ne me reste plus qu'à trouver l'homme qui fera ce voyage, et tout me dit que ce sera Jacques Cartier.

SANDWEL. — Je ne doute pas de son génie, Monseigneur, puisque vous y croyez; mais l'épreuve est difficile à tenter avec si peu de ressources.

CHABOT. — Christophe Colomb ne calculait pas tout à fait comme vous, Messire, et cependant il a réussi.

SANDWEL. — Je souhaite cordialement bonne chance à votre protégé, Monseigneur.

CHABOT, *se levant et venant en scène.* — Quand vous l'aurez vu, peut-être aurez-vous plus de confiance. Vous avez séjourné à la cour d'Espagne et à la cour de France, Messire; vous avez pu y admirer des guerriers courageux et des courtisans habiles, mais vous ne savez pas tout ce qu'il y a de bravoure et de noblesse d'âme chez nos marins de la Bretagne.

SCÈNE VI

CHABOT, SANDWEL, IANIC, JACQUES, GONIDEC, LE GOFF, MATELOTS ET PÊCHEURS, *entrant de droite.*

JACQUES, *à Le Goff.* — Deux seigneurs de la cour, m'as-tu dit?
LE GOFF. — Oui, deux envoyés du roi de France. Les voici.
CHABOT, *à Jacques.* — Salut au pilote Jacques Cartier!
JACQUES. — Je vous salue, Monseigneur. (*Il descend la scène.*)

Chabot. — Me reconnaissez-vous, mon brave?
Jacques. — Qui êtes-vous, Monseigneur?
Chabot. — Je suis l'amiral Chabot de Brion.
Tous. — L'amiral!...
Chabot. — Lui-même qui vient à vous pour vous dire: Jacques, je me rappelle toujours que vous m'avez sauvé la vie, et si depuis longtemps j'ai semblé l'oublier, c'est que j'attendais l'occasion de vous donner une preuve solennelle de mon souvenir.
Gonidec, *à Jacques.* — Quand je vous le disais, maître; ah! je savais bien que le noble fils du comte Chabot ne pouvait oublier la promesse de son père.
Jacques. — Soyez le bienvenu, Monseigneur, dans la cabane du pêcheur.
Chabot. — Je viens aussi au nom du roi de France qui revendique sa part des découvertes espagnoles, et qui cherche un homme courageux pour lui confier cette mission.
Jacques. — Et le roi a daigné penser à moi?
Chabot. — Je vous ai nommé, Jacques, et j'ai répondu de vous. Savez-vous ce que disait le roi, irrité des découvertes que les Espagnols et les Portugais font en Amérique? Les rois d'Espagne et de Portugal, a-t-il dit, s'empareront-ils donc, à ma barbe, du nouveau monde tout entier, sans me laisser ma part? Où donc est le passage du testament d'Adam qui leur a légué l'Amérique?
Jacques. — Oh! mon rêve!... mon rêve!...
Chabot. — Voulez-vous, Jacques, seconder les désirs du roi notre maître?
Jacques. — Si je le veux!... Ah! Monseigneur, pouvez-vous en douter un instant?
Chabot, *bas.* — Eh bien, alors, congédiez ces braves gens, nous avons besoin d'être seuls.
Jacques, *aux pêcheurs.* — Allez, mes amis; j'irai vous rejoindre sur la plage.
Gonidec. — A bientôt, maître. Courage et confiance, le Ciel vous protége. (*Tout le monde sort par la gauche, excepté Jacques, Chabot et Sandwel.*)

SCÈNE VII

JACQUES, CHABOT, SANDWEL.

Chabot. — Avant tout, Jacques, répondez-moi. Croyez-vous à la possibilité de découvrir aux Terres-Neuves des pays inconnus encore.
Jacques. — Oui, Monseigneur. J'en suis sûr.
Sandwel, *à part.* — Quelle assurance!
Chabot. — Comment le savez-vous?
Jacques. — Ah! Monseigneur, pendant mes stations au milieu des pêcheurs, j'ai bien souvent plongé les yeux dans ces horizons sans fond, et ma pensée les a sillonnés en rêve! Que de fois j'ai

regretté qu'il ne fût pas possible d'arracher à ses ancres un de ces navires que je voyais se balancer oisifs sur les flots, comme on dérobe un cheval à son écurie, le monter seul, le lancer à travers les vagues écumeuses, comme un coursier à travers les plaines, et dévorer l'espace, allant à la recherche de l'inconnu !

CHABOT. — Qu'en dites-vous, Sandwel ?

SANDWEL. — Monseigneur, c'est un rêve sublime, mais ce n'est qu'un rêve !...

JACQUES, *pleurant de joie.* — Ah ! Monseigneur, vous songez donc à me permettre de réaliser mon rêve, que vous m'avez parlé de la sorte ?

CHABOT, *lui prenant les deux mains.* — Vous réaliserez votre rêve. Combien vous faut-il de navires ?

JACQUES. — Un seul ! Et si petit qu'il soit, pourvu qu'il puisse tenir tête à la lame et me porter où je veux aller, je m'en contenterai.

CHABOT. — Et un équipage ?

JACQUES. — J'ai sous la main quelques vieux matelots aguerris comme moi, ils m'accompagneront où je voudrai les conduire. Chacun d'eux vaut dix hommes par le courage, par la force d'âme, par l'obéissance, comme par le dévouement et l'affection qu'ils me portent.

CHABOT. — Sur quel point des Terres-Neuves mettrez-vous le cap ?

JACQUES. — Je ne sais encore.

CHABOT, *lui présentant un plan roulé.* — Eh bien, voici une carte qui peut vous aider.

JACQUES. — Qu'est cela ?

CHABOT. — La carte d'un pilote de Honfleur, nommé Denys, qui trace un voyage accompli par lui, il y a vingt-cinq ans, avec la découverte d'un grand golfe dans les parages de Terre-Neuve.

JACQUES, *repoussant le papier.* — Je ne veux aller sur les brisées de personne. Si Denys a réellement découvert le golfe dont il parle, pourquoi ne l'a-t-il pas exploré ? Quiconque n'approfondit point ce qu'il entrevoit et ne prouve pas ce qu'il avance est un fou ou un rêveur.

CHABOT. — Mais si, comme preuve de l'existence de ce golfe découvert par Denys, de Honfleur, je vous disais que des aventuriers partis à sa suite ont ramené des naturels du pays !

JACQUES. — A mon tour, je vous demanderais, Monseigneur, si vous les avez vus.

CHABOT. — Non.

JACQUES. — Eh bien, moi non plus ; et j'ajouterai, Monseigneur, qu'il est étrange que depuis vingt-cinq ans, si un homme avait découvert le golfe que vous dites et en avait ramené des naturels, l'idée ne soit venue à personne, ni en France, ni en Espagne, ni en Portugal, ni en Angleterre, d'aller vérifier le fait !

CHABOT. — Et qui vous dit que l'aventure n'ait pas été tentée par des gens qui n'en sont point revenus ?

JACQUES, *accentuant.* — Qu'importe ! s'il existe un golfe dans les parages de Terre-Neuve, je le découvrirai bien, et s'il existe, croyez-moi, Monseigneur, c'est le passage du Cathay ; c'est là qu'est la route de l'Inde.

CHABOT. — C'est bien. Mais enfin avez-vous des plans ?

JACQUES, *montrant sa cassette.* — Mes plans sont dans cette cassette.

SANDWEL, *à part*, — L'affreuse pensée qui me vient.

CHABOT. — Il ne vous faut qu'un navire, avez-vous dit.

JACQUES. — Oui, Monseigneur.

CHABOT. — Eh bien, Jacques, j'ai tout prévu, et j'ai demandé au roi deux navires bien équipés.

JACQUES. — Oh ! merci, Monseigneur. Quand partirai-je ?

CHABOT. — Au printemps prochain. D'ici là, choisissez vos matelots et préparez les vivres nécessaires. Adieu, Jacques Cartier, bon courage et bonne chance. (*Il remonte.*)

JACQUES. — Vous me quittez déjà, Monseigneur !

CHABOT. — Je retourne à Paris. Je vais dire au roi le résultat de notre entretien. Songez, mon brave pilote, que vous avez en vos mains la gloire de la France et la clef de votre fortune.

SANDWEL, *à part.* — Dans cette cassette !...

JACQUES *qui a suivi le mouvement de l'amiral.* — Ah ! Monseigneur, assurez le roi de mon dévouement ; dites-lui bien que la première terre que je découvrirai s'appellera la Nouvelle-France. Puissé-je apporter ce beau nom jusqu'aux extrémités de l'Océan. (*Chabot et Sandwel sortent à gauche.*)

SCÈNE VIII

JACQUES, *seul.*

(*Il court vers la table, ouvre la cassette, déploie de nouveau ses cartes et les contemple un instant avec émotion ; puis, les prenant à la main, il dit :*)

Soyez béni, mon Dieu ! Vous m'avez inspiré une glorieuse pensée, et au moment où je croyais tout désespéré, votre Providence me fournit les moyens d'accomplir vos desseins. (*Il prend la cassette et descend en scène vers le milieu du théâtre.*) Oui, aller porter au loin le nom de la France, et avec lui le vôtre, ô mon Dieu ! civiliser par votre religion sainte des peuples sauvages et idolâtres sans doute, n'est-ce pas un projet digne de vos bénédictions et de l'ambition d'un homme ? Aidez-moi, Seigneur, aidez-moi. (*La nuit vient par degrés. Il remonte vers le fond, ouvre le bahut, et au moment ou il y met la cassette, entre Gonidec.*)

SCÈNE IX

JACQUES, GONIDEC, *venant de droite.*

GONIDEC. — Eh bien, maître ? (*Jacques met la cassette dans le bahut.*)

JACQUES. — Ah ! mon brave Gonidec, viens partager ma joie. (*Gonidec traverse le théâtre.*) Nous partons bientôt. (*Jacques descend la scène.*)

GONIDEC. — Nous partons ?

Jacques. — Oui, mon ami, au printemps prochain... Le roi me donne deux navires... Tu me l'avais prédit... je trouverai, je trouverai.

Gonidec. — Que vous a dit l'amiral ?

Jacques. — Ah ! j'ai cru entendre Dieu lui-même. Il m'a questionné d'abord, il m'a fait part de ses doutes, de ses craintes, mais Dieu m'a donné le courage de ne pas défaillir, et bientôt ma confiance a passé dans son âme. J'ai pleuré de joie, Gonidec ; oh ! les douces larmes.

Gonidec. — Quel est donc cet homme qui accompagne l'amiral.

Jacques. — Cet homme ?... je ne sais. Il l'a nommé... Sandwel, je crois.

Gonidec. — Il écoutait en silence... Il observait scrupuleusement.. je ne sais si je me trompe, mais cet homme paraît méchant.

Jacques. — Gonidec, c'est un mauvais soupçon. L'amiral n'aurait pas pris à sa suite un homme suspect.

Gonidec. — C'est égal, il me fait l'effet d'un loup qui cherche une proie. (*A part.*) Je le surveillerai.

Jacques. — Il est tard, Gonidec, la nuit vient ; les camarades ne reviendront pas ce soir ; retire-toi, mon ami, bonsoir.

Gonidec. — Déjà ! (*A part.*) Je ne m'éloigne pas.

Jacques. — Oui, mon brave, repose-toi bien ; moi je vais rêver à ma bonne fortune. (*Il lui prend la main.*)

Gonidec. — Alors, bonne nuit, maître. (*Il sort par la porte donnant sur la grève, côté droit.*)

Jacques, *l'accompagnant.* — Que Dieu te garde. (*Il lui serre la main et referme la porte.*)

SCÈNE X

JACQUES, SANDWEL, *venant de gauche.*

(*Pendant que Jacques a fermé la porte de droite, Sandwel paraît à celle de gauche.*)

Jacques, *l'apercevant.* — Qui va là ?

Sandwel. — C'est moi, maître Jacques.

Jacques. — Qui, vous ? (*Il descend quelques pas.*)

Sandwel, *s'approchant.* — Vous ne me reconnaissez donc pas ?

Jacques. — L'officier de Monseigneur l'amiral ! Vous ici, Messire ?

Sandwel. — Oui, maître, j'ai à vous parler.

Jacques. — Je vous écoute, Messire.

Sandwel, *s'asseyant sur un escabeau, à droite.* — Avez-vous bien réfléchi, Jacques, avant d'accepter les propositions que vous a faites Monseigneur Chabot de Brion ?

Jacques. — Si j'ai réfléchi, Messire ? voilà vingt-cinq ans que je cherche et que j'attends !

Sandwel. — Oui, je le sais, et je le disais tout à l'heure, ici

même, à Monseigneur, vous avez fait un rêve sublime ; mais... l'insuffisance des moyens m'épouvante pour vous.

JACQUES. — Que voulez-vous dire ?

SANDWEL. — Écoutez-moi, Jacques ; vous savez combien est grande l'injustice des hommes. Déjà vous avez expérimenté ce que dure la mémoire d'un bienfait. Il n'a fallu rien moins qu'une saillie d'humeur du roi de France pour forcer l'amiral à se souvenir de vous qui lui avez sauvé la vie.

JACQUES. — Qu'importe à l'homme qui fait son devoir la mémoire de ses semblables ! Dieu voit et récompense ; l'homme promet et oublie.

SANDWEL. — Vous pensez justement comme moi ; cependant...

JACQUES. — Je ne vous comprends pas, Messire. Quant à penser comme vous, j'en doute. Vous semblez vouloir me faire croire à l'oubli, quand l'amiral vient de combler mes vœux les plus chers. Mais qui êtes-vous donc pour venir ainsi troubler la joie d'un si beau jour ?

SANDWEL. — Qui je suis, maître Jacques ? Vous l'apprendrez tout à l'heure ; qu'il vous suffise de savoir que nul sentiment d'intérêt personnel ne m'amène auprès de vous. Loin de vous ôter la joie qui vous inonde, je veux l'augmenter encore, en vous faisant part d'un projet. (*Sandwel se lève et vient en scène.*)

JACQUES. — Ah ! (*Jacques descend aussi la scène.*)

SANDWEL. — On vous offre de faire un voyage de découvertes, mais pour l'accomplir, on vous donne deux navires, et encore quels navires !...

JACQUES. — Un seul me suffit.

SANDWEL. — Soit ; mais, obscur matelot, à peine connu sur ces grèves solitaires, on n'a pas même songé à vous donner un titre qui signale votre mérite et assure votre autorité. On aurait dû vous nommer chef d'escadre, maître Jacques, ou tout au moins pilote royal.

JACQUES. — A Dieu ne plaise que j'envie les honneurs de la cour et les vains titres de la fortune. Percer l'horizon ténébreux, enrichir le monde d'une nouvelle découverte et la France d'une conquête qui ne lui coûtera pas une seule goutte de sang ; voilà tout ce que j'ambitionne.

SANDWEL. — J'admire votre désintéressement, mais il vous profitera bien peu. Souvenez-vous de Christophe Colomb, mort fou et traînant les chaînes dont on avait récompensé son héroïsme.

JACQUES. — Ces fers furent plus glorieux pour lui, Messire, que la couronne des Espagnes.

SANDWEL. — Et son nom même fut effacé de sa conquête qui s'appelle aujourd'hui l'Amérique.

JACQUES. — Mais vous parliez d'un projet...

SANDWEL. — M'y voici, maître. Je suis à la cour de France, où tout en faisant mes affaires, je m'occupe un peu de celles du roi d'Angleterre, qui m'honore de son amitié. (*Jacques tressaille.*) Eh

bien ! Jacques, si vous le voulez, je parlerai au roi mon maître ; il vous recevra à Londres, il vous fournira des navires mieux équipés que ceux du roi de France, puis vous serez amiral de la Grande-Bretagne, et vice-roi nommé d'avance des terres que vous découvrirez.

JACQUES, *faisant un pas en arrière.* — Et c'est dans la cabane de Jacques Cartier, le Malouin, que vous osez tenir un pareil langage, Messire ?

SANDWEL. — Vous ai-je offensé, maître ?

JACQUES. — C'est le langage de la trahison et de la félonie : vous êtes un espion.

SANDWEL. — Maître !...

JACQUES, *montrant la porte, à droite.* — Sortez, Messire, sortez de ma maison que votre présence déshonore, et allez dire au roi d'Angleterre que Jacques Cartier brûlerait plutôt ses cartes et ses plans, que de les faire servir contre sa patrie.

SANDWEL. — Maître, vous n'avez pas réfléchi.

JACQUES. — Sortez, vous dis-je ; votre vue me fait mal. Moi, servir un autre pays que la France !... Vendre mon génie à la perfide Albion ! Jamais, sachez-le. Pour un Breton, mieux vaut la mort plutôt qu'une telle souillure.

SANDWEL, *remontant.* — Adieu, Jacques, puissiez-vous ne pas vous repentir de vos paroles insensées. (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE XI

JACQUES, *seul, parlant sur place.*

Oh ! quel serpent la cour de France nourrit dans son sein. S'il était temps encore je préviendrais l'amiral. Il est à Saint-Malo, sans doute. (*Il descend la scène vers la droite tout en parlant.*) Demain, au point du jour, j'irai le trouver, et l'audacieux espion sera connu. Et toi, France, ô ma patrie bien-aimée, tu seras toujours la force de mon âme, le soutien de mes travaux. Après Dieu, à toi toutes les gloires, à toi mon dévouement et ma fidélité. (*Il entre dans sa chambre à gauche. Nuit complète.*)

SCÈNE XII

GONIDEC, *seul, entrant de droite, troisième plan.*

Et j'ai pu contenir mon impatience !... Caché derrière cette porte, j'ai tout entendu, et mon sang bouillonnait, et la colère crispait mes doigts, et je ne sais comment je ne me suis pas élancé sur ce misérable pour l'étreindre dans ma main de fer et lui faire mordre la poussière. Mais l'astuce et l'hypocrisie ne s'endorment jamais. L'Anglais ne doit pas être loin, il pourrait revenir... il est là, tout près peut-être... (*Désignant la chambre de Jacques.*) Ici sommeille un

noble cœur... là veille une âme basse et vénale... Dors, ô mon cher maître, l'amitié veillera elle aussi pour défendre ton trésor. (*Il se couche à demi sur une natte, à gauche, et réfléchit.*)

SCÈNE XIII

SANDWEL, GONIDEC.

SANDWEL *entre lentement et écoute aux deux portes sans apercevoir Gonidec.* — Il dort!... (*Il fait quelques pas en scène.*) Ah! tu refuses mes offres, tu méprises mes conseils, tu me traites d'espion... Pauvre fou!... A moi donc, tes projets et tes plans... La France serait trop orgueilleuse de pouvoir disputer à l'Angleterre l'empire des mers... Oui, à moi cette cassette mystérieuse où tu as caché les rêves de ton génie... Allons!... de la prudence... et de l'audace... (*Tirant à demi son poignard.*) Et si le Malouin me surprend... (*Geste significatif.*) N'hésitons plus. (*Il s'approche du bahut.*)

GONIDEC, *à part.* — Que va-t-il faire?

SANDWEL. — Ah! j'ai cru entendre... mais non... je tremble!... Est-ce que j'aurais peur?... Allons donc... (*Il cherche à forcer la serrure avec son poignard.*) Serrure du diable!

GONIDEC, *s'élançant.* — Voleur!...

SANDWEL. — Malédiction!...

GONIDEC, *l'étreignant.* — Tu ne m'échapperas pas, bandit...

SANDWEL, *cherchant à le frapper.* — Meurs donc!

GONIDEC, *écartant le poignard et se tournant vers la droite.* — A moi, maître Jacques! à moi!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JACQUES, *portant un flambeau. Demi-jour.*

JACQUES. — Qu'y a-t-il?... (*Reconnaissant Sandwel.*) Ah! l'espion. (*Il pose le flambeau sur le bahut.*)

GONIDEC, *à Sandwel qui est tombé à genoux.* — Je te tiens, misérable!... Fais ta prière! tu vas mourir de la main d'un Breton.

JACQUES. — Arrête, Gonidec; laisse-moi le voir de plus près... (*S'approchant.*) Vipère, je pourrais t'écraser sous mon pied, comme on écrase un insecte immonde.

SANDWEL, *toujours sous l'étreinte de Gonidec.* — Grâce!... pitié!

JACQUES. — Lâche autant qu'espion! Tu ne mérites pas de pitié.

SANDWEL. — Au nom de l'amiral!... au nom de votre père!...

JACQUES. — Au nom de mon père!... tu fais bien d'invoquer sa mémoire. Laisse-le, Gonidec. Va, infâme, je te couvre de mon mépris.

GONIDEC, *lâchant Sandwel.* — Vous le laissez aller!... (*Sandwel se relève.*)

JACQUES. — Les poltrons ne sont pas dangereux. (*A Sandwel.*) Va, te dis-je, et ne reparais jamais sur mon chemin, vil scélérat. (*Sandwel jette un regard furieux à Gonidec et à Jacques et sort.*) Que Dieu lui pardonne !

(*Rideau.*)

ACTE DEUXIÈME

Au Canada. Paysage agreste et verdoyant sur le bord de la mer. Au fond, à droite, les premiers arbres d'une forêt vierge ; à gauche, un promontoire peu élevé praticable s'avançant sur la mer ; au fond, la mer, sur laquelle, vers la gauche, on voit la silhouette des deux navires de Jacques Cartier ; sur la pente d'une montagne, un wighwam ou village composé de huttes d'Indiens.

SCÈNE I

JACQUES, GONIDEC, IANIC, LEGOFF, MATELOTS, *au fond.*

Les matelots ont des mousquets, des hallebardes, et quelques-uns des haches. Au lever du rideau, Jacques Cartier, entouré de son équipage, est sur le devant de la scène.

JACQUES. — Me voici donc au terme de mes vœux. Oui, c'est bien là cette terre que j'avais rêvée, riche et féconde, aux brises embaumées, aux fleuves majestueux, aux forêts sans bornes ; terre bénie, que viennent caresser les flots de l'Océan. Elle est bien digne de porter le nom de notre France bien-aimée. Oui, c'est bien là la Nouvelle-France.

GONIDEC. — Réjouissez-vous, maître ; à vous la gloire de cette découverte !

JACQUES. — Non pas à moi, pas à moi ; gloire à Dieu ! (*Il se découvre.*)

TOUS, *de même*, — Gloire à Dieu ! (*Tous chantent avec enthousiasme le chœur suivant :*)

Toi qui nous a guidés sur les flots en courroux,
O Dieu qui gouvernes les mondes,
A toi, sur la terre et les ondes,
Et l'encens et les vœux des mortels à genoux !
A travers les dangers semés de toute part,
Pour toi, nons avons, noble France,
Gardé la fidèle espérance
De déployer ici ton brillant étendard.

JACQUES. — Mais tout n'est pas accompli, mes amis. Nous avons traversé les mers sans naufrage et sans défaillance. Il nous faut

encore du courage. Sur ces plages inconnues, le sort qui nous attend est encore ignoré. Peut-être aurons-nous à combattre des peuples indomptables, ou tout au moins à défaut de sauvages cannibales, contre des animaux féroces, contre la faim et la soif. Allez donc, mes amis, dispersez-vous, courez à la découverte et venez me rendre compte du résultat de vos recherches. (*Les matelots de droite sortent vers la gauche*)

TOUS. — En avant! en avant! (*Ils s'élancent tous vers la droite et s'arrêtent tout à coup en voyant apparaître deux étrangers.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, ANTONIO, DOMINGO, *venant de droite, vêtus presque en sauvages.*

ANTONIO, *se jetant aux genoux de Jacques.* — Seigneur, daignez nous écouter.

DOMINGO, *de même.* — Grâce pour deux malheureux Espagnols!

TOUS. — Des Espagnols!...

JACQUES, *surpris.* — Qui êtes-vous? Pourquoi demandez-vous grâce?

ANTONIO et DOMINGO. — Ah! nous avons mérité la mort.

TOUS. — La mort!

JACQUES. — Vous êtes donc des coupables?... Je suis heureux qu'un jour si beau pour moi, soit marqué par un acte de clémence. Relevez-vous, alors; rassurez-vous, et racontez-nous vos aventures.

ANTONIO. — Seigneur, nous avons vu de loin vos navires au pavillon de France, et nous avons tressailli tout à la fois d'espérance et de crainte. Depuis bientôt dix ans, jetés par la tempête sur ces rivages étrangers, nous attendons...

JACQUES. — Depuis dix ans, dites-vous? Mais... comment vous êtes-vous trouvés dans ces parages?

ANTONIO — Notre capitaine, don Alonzo, avait voulu courir la fortune des mers, et sur cette côte inconnue, l'hiver surprit notre vaisseau. Bloqué dans les glaces, mourant de froid et de faim, décimé par les maladies, l'équipage aux abois attendit le printemps avec angoisse. Mais alors le capitaine voulut continuer sa course aventureuse.

JACQUES, *à part.* — L'amiral Chabot avait deviné juste.

ANTONIO. — Nos compagnons refusèrent; le capitaine parla en maître, on lui désobéit; il pria, on lui répondit par des menaces: l'orage de la révolte grondait sourdement, et une nuit... nuit cruelle... oh! quel remords!... (*Il se cache le visage dans les mains.*)

GONIDEC, LEGOFF, *ensemble.* — Achevez! achevez!

ANTONIO. — Une nuit donc que le capitaine pleurait de rage dans sa cabine, des matelots pénétrèrent jusqu'à lui. Il fut garrotté et conduit sur le pont. Là, les coupables se firent juges et bourreaux. Tout d'une voix on prononça la sentence de mort.

JACQUES. — Les misérables !... Condamner ainsi le génie aux prises avec le malheur !... c'est infâme !

DOMINGO. — Mais, à ce moment suprême, parmi ces bourreaux il s'en trouva un...

ANTONIO, *vivement.* — C'est toi, Domingo !

DOMINGO. — Il s'en trouva un qui éprouva un mouvement de pitié. Ne souillons pas nos mains d'un meurtre, dit-il, et puisqu'il plaît au capitaine de poursuivre sa chimère, qu'il la poursuive seul, à moins que quelqu'un de vous n'ait le désir de l'accompagner. Puis, après avoir délibéré, on descendit l'infortuné dans une chaloupe où furent déposés un mousquet et quelques vivres.

ANTONIO. — Ce qu'il fallait pour lui donner le temps d'aller mourir un peu plus loin.

DOMINGO — Au moment où la chaloupe allait s'éloigner du navire, il demanda une boussole.

JACQUES. — Ah ! par Notre-Dame ! c'était un vrai navigateur, son génie prenait le dessus. Qui sait s'il n'espérait pas conduire cette frêle chaloupe où son rêve avait voulu conduire le navire !

DOMINGO. — Un moment, du haut des mâts, nous suivîmes l'embarcation, heurtée par les montagnes de glace, puis elle s'éloigna... s'éloigna... et disparut à nos yeux.

LES MATELOTS. — Et le navire !... le navire !

ANTONIO. — L'équipage révolté hissa les voiles ; le navire, à son tour, bondit sur les flots, mais à la façon d'un coursier qui ne sent ni frein ni cavalier pour le guider. Le bâtiment maudit s'enfonça dans les ténèbres et dans les hasards d'une course effrénée, voguant de tempête en tempête, poussé vers des côtes inconnues, et sombrant enfin, brûlé par un coup de foudre, en face de ce rivage où nous avons pu tous deux nous sauver à la nage, et où nous avons trouvé un asile. Voilà, seigneur français, notre vie et nos malheurs.

JACQUES, *tristement à part.* — Voilà donc la récompense qui attend l'homme d'une idée ! L'ingratitude... la trahison... la mort !...

GONIDEC, *vivement.* — Ah ! maître, vous avez pâli... pour la première fois.

JACQUES. — C'est que je réfléchis à cela, vois-tu, Gonidec.

GONIDEC. — Quoi, maître, vous douteriez de nous ? Allons donc, poursuivez vos nobles desseins ; pas de défaillances, marchez, marchez toujours, soldat de Dieu !... Quant à nous, nous vous avons juré fidélité jusqu'à la mort. (*Aux matelots.*) N'est-ce pas, camarades ?

TOUS. — Oui, oui, vive notre capitaine ! Vive Jacques Cartier !

JACQUES. — Merci, mes amis, merci, de cet élan de votre cœur. Je n'ai jamais douté de vous, allez ! Et si jamais le soupçon envahit mon âme, je me rappellerai ce jour où vous me donnez une marque si douce de votre affection et de votre dévouement.

TOUS. — Vive Jacques Cartier ! Vive notre père !

ANTONIO. — Et nous, seigneur, pouvons-nous espérer notre pardon et votre appui ?

JACQUES. — Oui, mes pauvres amis. Je vous jure au nom de la

généreuse nation française qu'il ne vous sera fait aucune violence. Désirez-vous revenir en Europe ?

DOMINGO. — Oh ! non ! seigneur, non. La justice implacable nous y poursuivrait. D'ailleurs, nous connaissons les habitants des terres que vous venez de découvrir. Ici nous pouvons vous être utiles.

JACQUES. — C'est juste. Et comment s'appelle ce pays ?

DOMINGO. — Les naturels, dans leur langage, l'appellent Canada.

JACQUES. — Eh bien, moi, je le nomme la Nouvelle-France.

ANTONIO. — Si vous le voulez, seigneur, nous irons prévenir de votre arrivée, Donnacouna, le chef de ce pays.

JACQUES. — Allez, mes amis, assurez les naturels de nos intentions pacifiques ; dites-leur que les Européens viennent vers eux comme des amis et des frères. Allez, et revenez bientôt. (*Les Espagnols sortent à droite, troisième plan.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, MOINS ANTONIO ET DOMINGO.

JACQUES. — Maintenant, mes braves, nous allons prendre possession de cette nouvelle conquête au nom de notre roi bien-aimé François Ier. — Ianic, va, mon vieux camarade, va dans la forêt voisine, avec quelques-uns de nos hommes ; vous abattrez deux jeunes arbres dont vous formerez une croix. Je veux que le signe de notre rédemption soit planté sur cette terre vierge encore, afin de la mettre sous la garde de Dieu.

IANIC. — Oh ! la bonne idée, maître. Nous allons nous croire sur une des côtes de notre chère Bretagne, où l'on plante des calvaires à chaque pointe, à chaque route, à chaque rocher du rivage. A moi ! les enfants, partons ! (*Ianic et quatre matelots vont vers la forêt, à droite.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS IANIC ET SES QUATRE MATELOTS.

JACQUES. — Et nous, mes amis, courons à la tente que nous avons dressée en descendant des navires. Préparons une cérémonie solennelle dont l'aspect fasse une impression profonde et salutaire parmi les peuplades qui vont y assister. (*A un matelot.*) Maître d'artillerie, allez aux vaisseaux et dès que nos mousquets auront donné le signal, que le canon ébranle les échos de ces rives du bruit d'un tonnerre inconnu. (*Le maître d'artillerie et trois matelots se dirigent vers la mer, à gauche. Jacques et les autres, sortent à gauche, troisième plan.*)

SCÈNE V

ANTONIO, DOMINGO, DONNACOUNA, SES TROIS ENFANTS (*ils entrent de droite, troisième plan*), INDIENS, *dont quelques uns portent divers instruments de chasse et de musique : tambourin, javelots, baguettes, arcs, flèches, casse-tête, etc.*

ANTONIO. — Grand chef du pays de Canada, nous t'avons annoncé l'arrivée sur ces bords d'un envoyé du grand roi du pays du soleil. Tu vois là bas sur le lac sans rivages les palais flottants qui l'ont amené ; nous t'apportons de sa part des paroles amies.

DONNACOUNA. — Etrangers, mes frères, vous savez comment vous a accueillis Donnacouna lorsque la tempête vous jeta mourants sur nos rivages. Si les hommes de l'Orient viennent à nous en amis, je saurai lire sur leur front s'ils sont aimés du ciel. (*Se tournant vers les Indiens qui sont vers la droite.*) Enfants du Canada et du Labrador, apprêtez le calumet de la paix, car l'étranger est aimé du Grand-Esprit.

DOMINGO. — Le fils du Soleil, qui vient te visiter, porte en ses mains le tonnerre ; mais sa voix est douce comme celle du bengali, son teint est blanc comme le lis des savanes, et son bras robuste comme le sapin de la forêt.

DONNACOUNA. — Qu'il soit le bienvenu ! Mais, où est-il ? Viendra-t-il bientôt me faire entendre sa voix ? (*Marche lointaine.*)

ANTONIO. — J'entends le bruit de sa marche ; il approche, Donnacouna.

DONNACOUNA. — Je ne sais quelle joie secrète remplit mon âme, comme la rosée du matin inonde la fleur du magnolier.

SCÈNE VI

JACQUES, LE GOFF, ANTONIO, DOMINGO, DONNACOUNA, SES TROIS ENFANTS, MATELOTS, CANADIENS.

(*A l'entrée de Jacques, venant de gauche, troisième plan, un Indien s'approche de Donnacouna et lui remet un petit vase de terre rouge où sont des charbons et où fument des parfums de laurier. Donnacouna s'avance près de Jacques, élève le calumet vers le ciel, le rebaisse vers la terre, le promène autour de l'horizon, puis le présente silencieusement à Jacques*).

JACQUES. — Vieillard ! puisse le ciel te bénir dans tes enfants ! Es-tu le pasteur de ce peuple qui t'environne ?

DONNACOUNA. — Etranger du pays de l'Aurore, tu l'as dit, je suis le chef de ce pays. On me nomme Donnacouna, ce qui veut dire le maître pacifique. Et tu le vois, je te présente le calumet de paix ; sois le bienvenu parmi nous.

Jacques. — Ces deux étrangers, nos amis, t'ont redit sans doute mes paroles d'amitié. Je te l'assure encore ; nous ne sommes point venus porter chez toi le carnage et la mort, mais le calme et la vie. (*Il passe le calumet à un matelot.*)

Donnacouna — Depuis longtemps déjà nous sommes amis des peuples qui habitent de l'autre côté du lac sans rivage. Antonio et Domingo nous ont appris qu'ils sont humains et généreux. S'ils te ressemblent tous, fils du Soleil, je n'ai pas été trompé.

Jacques. — Toi-même, ô vieillard, tu m'apparais comme la personnification du Grand-Esprit qui t'a choisi sans doute entre tes frères pour protéger le peuple qui te contemple.

Donnacouna. — Et le ciel m'a béni, doux étranger ; tu vois ici les trois enfants qu'il m'a donnés. (*Les trois enfants s'approchent, en passant devant leur père, et Jacques pose ses mains sur leur tête.*)

Jacques. — Qu'ils soient heureux comme toi et qu'ils te ressemblent un jour.

Donnacouna, *aux Canadiens.* — Enfants du Canada, entonnez le chant qui vous anime dans vos courses à travers la savane, quand le chamois timide s'enfuit devant vos pas, quand le buffle sauvage tombe expirant sous vos flèches meurtrières. (*Les matelots gagnent à droite.*)

Chant et danse des Canadiens.

1er couplet.

Au sommet de l'arbre aux bananes
S'élève l'astre aux cheveux d'or ;
Elançons-nous dans les savanes,
Vers les rochers du Labrador !
La, la, la, la, la, la, la, la.

2e couplet.

La chasse au buffle nous appelle,
Nos cris ébranlent les échos,
L'ardeur en nos yeux étincelle,
Fiers Canadiens, plus de repos !
La, la, la, la, la, la, la, la.

SCÈNE VII

LES MÊMES, puis IANIC et MATELOTS.

(*On entend tout à coup une fanfare guerrière ; Ianic paraît avec les matelots venant de droite, portant la croix. Les matelots qui sont en scène remontent et se forment en cortège ; Ianic porte l'écusson de France, façonné en bois, sur lequel sont écrits ces mots : « Vive le roi de France ! » et qui doit être attaché à la croix ; un autre matelot porte un étendard*

bleu fleurdelisé. Le cortège arrive au milieu du théâtre ; on élève la croix qu'on plante pendant que les matelots chantent à genoux :

Adorons la croix du Sauveur des hommes !

JACQUES (*récit*).

Adorons à genoux ce signe rédempteur
Qui nous a sauvés tous de l'enfer en fureur !

CHŒUR.

Adorons la croix, mortels que nous sommes !

(*Les Canadiens se sont instinctivement inclinés. Tout à covp les matelots se relèvent, une salve de coups de mousquets se fait entendre, le canon des vaisseaux répond au loin. Les Canadiens se prosternent tremblants, à genoux, le front à terre.*

TOUS. — Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! (*Les Canadiens se relèvent lentement.*)

DONNACOUNA. — Quel est donc ce Dieu puissant qu'adorent les enfants de l'Aurore, et qui mit la foudre en vos mains ? J'ai cru entendre la voix du Grand-Esprit quand il ébranle les montagnes et brise les chênes de nos grandes forêts.

JACQUES. — Le Dieu que nous adorons est mort sur cette croix par la malice des hommes méchants. Mais en mourant, il nous a sauvés de l'abîme, et nous a ouvert son royaume de là-haut, où il n'y a plus de guerre, où le calumet de la paix ne s'éteint plus.

DONNACOUNA. — Il est grand et il est bon le Dieu des blancs !

JACQUES. — Vieillard des savanes, écoute-moi. J'ai voulu seulement reconnaître ton pays. La saison des hivers approche. Remontant sur les vaisseaux qui nous ont conduits vers toi, nous allons reprendre la route qui nous ramènera vers la France, vers les pays où se lève l'aurore. Puis, avant que le magnolier ait refleuri deux fois, tu nous verras revenir, et des prêtres de ce Dieu que tu ne connais pas seront avec nous ; ils mettront la main sur tes yeux et sur les yeux de ton peuple, et vous verrez la lumière du ciel, plus belle mille fois que celle du soleil quand il se lève sur les flots du lac sans rivages.

DONNACOUNA. — Qu'il me tarde de le connaître ce Dieu grand et puissant que tu adores !...

JACQUES. — Si tu le veux, chef auguste et vénéré, père de ton peuple, je prendrai avec moi tes deux plus jeunes fils ; je les conduirai au grand roi de notre patrie, et je te les ramènerai à mon retour, et ils te diront ce qu'ils auront vu au pays du soleil.

DONNACOUNA. — Étranger, ta voix est plus douce à mes oreilles que le chant des colombes de nos bois. Cependant tes dernières paroles ont percé mon cœur comme le fer d'une zagaie. Me séparer de mes enfants ! y songes-tu ?... Et que deviendrait ma vieillesse

désolée ? Éloigné de mes fils qui sont ma joie et mon orgueil, je mourrais bientôt de douleur et de crainte, et à ton retour, tu trouverais mon tombeau déjà couvert de gazons et de lianes.

JACQUES. — Donnacouna, ne crains rien. Les hommes blancs aimeront tes enfants et ne leur feront aucun mal. L'aîné de tes fils restera près de toi ; il soutiendra ta vieillesse, il écoutera tes leçons à l'ombre des catalpas, et son bras deviendra fort pour la lutte et la chasse. Le Grand-Esprit te gardera !

DONNACOUNA. — Que le ciel entende tes vœux, Ta douce parole ramène le calme dans mon cœur. Je te confie mes enfants, ô fils de l'Europe, mais auparavant, laisse-moi les bénir et les embrasser. Taïguragny, Domagaya, approchez, mes enfants. (*Les deux enfants s'approchent de chaque côté de leur père.*)

DOMAGAYA. — Père, père, bénis ton Domagaya !

TAÏGURAGNY. — Père bien-aimé, couvre-moi de tes baisers et de tes caresses, et je reviendrai vers toi.

DONNACOUNA, *les embrassant, puis étendant la main sur leur têtes.* — Que le Grand-Esprit vous entoure de sa protection, mes enfants ; qu'il nous permette de nous revoir avant d'aller au pays des âmes. (*S'adressant à Jacques.*) Et toi, Européen, si ta parole ne m'a pas trompé, laisse-moi baiser ta main. Tu es mon frère désormais, puisque tu es le père adoptif de mes enfants . (*Il prend la main de Jacques et la baise.*)

JACQUES. — A bientôt, bon vieillard, à bientôt. Je te l'ai promis, et la parole d'un Français est sacrée. Et maintenant, Antonio, Domingo, approchez, et jurez devant le signe auguste que nos mains ont élevé, de faire respecter cette croix, jusqu'à mon retour au Canada.

ANTONIO DOMINGO. — Nous le jurons !

JACQUES. — Matelots, nous repartons pour la France ! En avant ! aux vaisseaux !

TOUS. — Aux vaisseaux ! aux vaisseaux !

(*Rideau.*)

ACTE TROISIÈME

Une salle au Louvre. Portes au fond et portes latérales ; table à gauche, avec tout ce qu'il faut pour écrire. Deux fauteuils au premier plan, à droite.

SCÈNE I

SANDWEL, *en costume d'huissier de la cour,* UN HUISSIER.

SANDWEL, *assis à la table.* — Mort et tonnerre ! (*Il se lève et vient au milieu.*) Le Malouin me la paiera bientôt ! Voilà longtemps que

j'attendais l'occasion de me venger. Elle se présente aujourd'hui ; ne la laissons pas échapper. (*Il s'approche de la table et écrit quelques mots. Appelant.*) Johan !

L'Huissier, *venant du fond, à droite.* — Que désirez-vous, maître Horace ?

Sandwel, *à part.* — Horace ! mon pseudonyme ! (*Haut.*) Ce billet chez maître Nicolas, le tavernier de la rue du Châtelet.

L'Huissier. — Bien, maître. (*Il reste immobile.*)

Sandwel. — Eh bien ? tu n'as donc pas compris ?

L'Huissier. — Si fait ; mais...

Sandwel. — Ah ! je comprends ; on ne va pas chez un tavernier pour revenir sans boire. Tiens ! (*Il lui donne quelques pièces de monnaie.*) Et ne tarde pas.

L'Huissier. — A l'instant, maître. (*Il sort au fond, à droite.*)

SCÈNE II

SANDWEL, *toujours assis.*

Oui, me voilà devenu Horace, huissier du Louvre. Le pilote de Saint-Malo m'a dénoncé à l'amiral, et ma disgrâce n'a pas manqué d'arriver. Chassé par la porte, je suis rentré par la fenêtre. De papillon, je me suis transformé en chenille ; mais patience ! les ailes brillantes repousseront. (*Il se lève et vient en scène, à droite.*) Au lieu de voir s'ouvrir, à deux battants, devant lui les portes du palais, Sandwel les ouvre aux autres... mais il écoute aussi. (*Il va de droite à gauche.*) Et par la sembleu, il fait bon avoir des oreilles chez le roi de France, un petit secret d'État, ça suinte quelquefois dans une causerie intime de bal ou de réception. Hier, par exemple, j'ai entendu la duchesse d'Étampes conseiller habilement à François Ier, de garder prisonnier en France son hôte de Madrid... Mais aussi pourquoi Charles-Quint est-il si maladroit... J'en écrirai ce soir même au roi d'Angleterre qui lui donnera sur les ongles en temps opportun. Pour le moment, occupons-nous de nos affaires. Voyons : il est impossible d'empêcher l'heureux navigateur d'arriver jusqu'ici, mais ne pourrai-je pas... Oh ! oui ; Ovide n'aurait pas trouvé une telle métamorphose. C'est cela, à mon tour, je me fais matelot ; et du diable si je ne trouve pas le moyen de me glisser à bord de la nef du pilote Jacques. Alors, ô ma fortune, toi qui m'inspiras toujours si heureusement... tu viendras encore à mon aide, mais cette fois pour me venger du Malouin.

SCÈNE III

SANDWEL, L'HUISSIER, *un peu gris, venant de droite.*

Sandwel. — Déjà de retour ?... Eh bien !

L'Huissier. — Nicolas, le tavernier, est à vos ordres, maître, et

moi je suis... votre très humble serviteur... Ah!... il était bon le vin du tavernier... parfait... suave...

SANDWEL. — Ah ! ah ! Il paraît que tu t'en es payé bonne mesure... Avec qui étais-tu donc ?

L'HUISSIER. — Ah ! maître... j'ai trouvé là un rude compère, allez !... Un gaillard de matelot... mais ce qu'on peut appeler un matelot !...

SANDWEL. — Un matelot ?... Qui donc ? sais-tu son nom ?

L'HUISSIER. — Attendez !... il me l'a pourtant bien dit... c'était un Breton... un grand diable d'homme... ah ! franc comme l'or, par exemple, et généreux ; deux brocs du meilleur vin qu'il m'a payés ! (*Il fait claquer sa langue.*)

SANDWEL, *à part.* — Un Breton !... (*Haut.*) Mais son nom, enfin ?

L'HUISSIER. — J'y suis... attendez, c'était... c'était... tubleu ! ça m'a passé en buvant... un joli nom, ma foi !...

SANDWEL, *impatienté.* — Parleras-tu clair ?

L'HUISSIER. — Oh ! ne vous fâchez pas, mon doux maître... c'est que... voyez-vous, j'ai le vin gai... et puis... hum ! il était si bon ! eh ! eh ! eh !

SANDWEL, *furieux.* — Pas de pasquinades ! morbleu ! parle ou je te jette à la porte.

L'HUISSIER. — J'peux pas !... attendez,... Ramec... non... Gimec... Tipec... Kopek... ah ! bah !... c'n'est pas ça.

SANDWEL. — N'était-ce pas un marin de Saint-Malo ?

L'HUISSIER. — Oui, c'est ça, de Saint-Malo ! mais ce n'est pas son nom, diable de nom !... c'est drôle tout de même.

SANDWEL. — N'était-il pas de l'équipage de Jacques Cartier ?

L'HUISSIER. — Cartier !... Tiens, c'est drôle, ce nom-là, ça me dégrise... mais c'est égal... le vin était bon... je le maintiens.

SANDWEL. — Morbleu ! ne s'appelait-il pas...

L'HUISSIER, *se rappelant.* — Chut !... je l'ai au bout de la langue... attendez !... Gonidec !

SANDWEL. — Gonidec ! (*A part.*) C'est bien cela. Lui à Paris ! (*Haut.*) Et il a causé, sans doute ?

L'HUISSIER. — Ah ! de choses et d'autres... de gaillard d'avant... de gaillard d'arrière... de bâbord... de tribord... de tremblements de cordages et d'avirons...

SANDWEL. — Et a-t-il dit pourquoi il est à Paris ?

L'HUISSIER. — Pas précisément... mais il a l'air d'un chien qui flaire son maître... et puis il m'a demandé si je connaissais le Louvre : Le Louvre, lui ai-je répondu, je connais ça comme mes poches, mon vieux ; c'est mon navire, et un beau, que je dis.

SANDWEL. — Et après ?...

L'HUISSIER. — Après ? ah ! il m'a demandé si je connaissais un certain Sandwel. (*Sandwel tressaille.*) Une espèce de courtisan, une espèce de grand escogriffe d'Anglais, comme il disait.

SANDWEL. — Et tu lui as répondu ?

L'HUISSIER. — Connais pas.

SANDWEL, *respirant à part.* — Ah! (*Haut.*) Et puis...

L'HUISSIER. — Et puis, dam, il a payé, et je suis parti. Mais, tout de même, le vin était bon.

SANDWEL. — Allons, c'est bien, retourne à ton poste, et dégrise-toi vite, car le roi ne va pas tarder à venir.

L'HUISSIER, *s'éloignant, par la droite.* — Oui, maître... c'est égal, le vin était bon !

SANDWEL, *à part.* — Diable, pourvu que ce satané matelot ne vienne pas jusqu'ici... il me connaît, lui ! et il a des mains !... un étau !... il me gênerait joliment, celui-là. Il faut que je l'écarte de mon chemin... ou bien que je m'éloigne du sien.

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN PAGE.

LE PAGE, *venant de droite et annonçant.* — L'amiral Chabot de Brion !...

SANDWEL, *à part.* — Déjà !...

LE PAGE, *annonçant.* — Le pilote Jacques Cartier, de Saint-Malo. (*Il sort à droite.*)

SANDWEL, *à part.* — Lui aussi ?... Il est prudent de se retirer. Attention ! ne risquons pas trop notre jeu. C'est qu'il s'agit pour moi d'une fortune à Londres... ou d'un gibet en place de Grève. (*Il remonte et reste au fond avec l'autre huissier, qui rentre en précédant les deux personnages.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, CHABOT, JACQUES, *venant du fond, de droite.* (*Les deux huissiers se promènent au fond.*)

CHABOT. — Le roi m'a promis une audience pour vous, aujourd'hui même, mon cher pilote. Avez-vous eu soin de conduire avec vous les enfants canadiens ?

JACQUES. — Oui, Monseigneur. Je les ai confiés aux gens de service des antichambres. J'ai voulu avant de les introduire ici, venir m'entendre avec vous sur ce qu'il me reste à faire. Je ne sais pourquoi l'air de la cour me pèse : des jardins, des arbres, des murailles, de l'or et des draperies, tout cela n'est pas fait pour moi. En mer, à bord de mon navire, on respire plus à l'aise, il me semble.

CHABOT. — Affaire d'habitude, maître.

JACQUES. — Ah ! c'est qu'il y a aussi dans les palais des contrastes bien tristes. La grandeur royale, reflet de celle de Dieu, et la bassesse des flatteurs qui semble une exhalaison de l'enfer. Ah ! pourquoi tout en ce monde n'est-il pas pur comme la mer, ce grand miroir où se reproduit la pure splendeur d'un ciel sans nuage !

CHABOT. — Oui, mais la mer a son écume parfois, et le ciel, ses tempêtes. Tout change ici-bas, mon cher pilote. Mais point d'idées

sombres aujourd'hui, point de nuages dans votre ciel ; votre étoile brille au contraire de son plus vif éclat.

JACQUES. — Merci, Monseigneur, de vos présages favorables. Vos souhaits sont pour moi, je le sais, sincères et sans flatterie. Mais je ne puis maîtriser une crainte secrète. Je me rappelle ce vil espion d'Angleterre qui avait trompé votre confiance.

SANDWEL, *entrant, au fond, s'arrêtant, à part.* — Hein !

JACQUES, *poursuivant.* — Et qui a voulu naguère ravir mes plans dans ma cabane de Saint-Malo.

CHABOT. — A quoi bon rappeler ce fatal souvenir ? Démasqué par votre franchise, ce misérable a été chassé de la cour et n'a plus reparu. Croyez-moi, n'y pensez plus. D'ailleurs, votre première tentative a pleinement réussi, et le roi va se réjouir de votre conquête. Il en sera d'autant plus fier que l'empereur est en ce moment au palais, et qu'il assistera à cette audience solennelle. Courage, donc, maître. (*Il va sur le siège de gauche.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, SANDWEL, GONIDEC, *entrant, au fond, à droite.*

UN HUISSIER. — On ne passe pas !

GONIDEC. — Comment ! on ne passe pas !

L'HUISSIER. — On ne passe pas, vous dis-je !

GONIDEC. — Appuie à babord, oiseau de malheur !

SANDWEL, *s'approchant.* — Qu'est-ce que c'est ? arrière, manant.

GONIDEC. — Je suis de l'équipage de maître Jacques !

SANDWEL, *reculant, à part.* — Cette voix ! aïe ! je suis pincé !

GONIDEC, *à part.* — Cette figure !... Tiens, c'est drôle. (*Il s'arrête et regarde Sandwel qui disparaît, à gauche.*) Pas possible, je me suis trompé ! (*A Jacques.*) Me voici, maître ! (*A Chabot.*) Je vous salue, Monseigneur !

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS SANDWEL.

JACQUES. — Tu as bien fait de venir, Gonidec ! (*Il lui serre la main.*)

L'HUISSIER, *à part.* — Gonidec !... Tiens, c'est mon matelot !... C'est égal, il était bon le vin !

GONIDEC. — La place d'un matelot n'est-elle pas auprès de son vieux pilote ?

JACQUES. — Tu as raison, mon ami, et surtout au moment du danger !

GONIDEC. — Au moment du danger ?... de la gloire, vous voulez dire !

JACQUES. — C'est la même chose.

GONIDEC. — Et elle vous sera fidèle, maître !

CHABOT. — Sans doute! sans doute! Mais, croyez-moi, retirons-nous dans l'antichambre. Le roi va bientôt venir, et nous ne devons nous présenter à lui que lorsqu'il nous fera appeler. Venez, je vous donnerai mes dernières instructions. (*Ils sortent à droite, en passant devant Gonidec.*)

SCÈNE VIII

L'HUISSIER, SANDWEL, *qui vient de gauche.*

SANDWEL. — Par les cornes du diable! j'ai frisé la corde de bien près !... M'a-t-il regardé, au moins, ce diable d'homme! N'importe, observons toujours, et ce soir, j'irai rejoindre le tavernier.

SCÈNE IX

SANDWEL, L'HUISSIER, DEUX PAGES INTRODUCTEURS.

PREMIER PAGE, *annonçant.* — Sa Majesté le Roi de France.
DEUXIÈME PAGE. — Sa Majesté l'Empereur Charles-Quint !

SCÈNE X

LES MÊMES, LE ROI, LES SEIGNEURS FRANÇAIS, L'EMPEREUR, LES GENTILSHOMMES ESPAGNOLS, TRIBOULET.

LE ROI. — Soyez le bienvenu au Louvre, mon frère. L'hôtel des rois de France se réjouit d'être l'hôtellerie du roi d'Espagne.

L'EMPEREUR. — J'admire ce splendide séjour, et je vous en félicite, mon frère.

LE ROI. — Hier, nous étions à Fontainebleau, mon frère, où vous avez vu la duchesse d'Étampes. Eh bien! vous ne savez pas ce qu'elle veut ?

L'EMPEREUR. — Est-ce une de mes Espagnes? Je la lui donne.

LE ROI. — Non, ce n'est pas cela. Elle veut que je vous retienne à Paris jusqu'à ce que vous ayez ratifié, par des actes, la parole que vous m'avez donnée au sujet du Milanais.

L'EMPEREUR, *froidement.* — Si le conseil est bon, il faut le suivre, Sire.

LE ROI, *à Triboulet qui s'avance et le salue.* — Ah ! c'est toi, Triboulet. Que veux-tu, mon bouffon ?

TRIBOULET. — Sire, je viens solliciter de Votre Majesté, la permission de lui dédier ce livre que je vais faire imprimer !

LE ROI. — Oui dà! Triboulet auteur? Et quel est le titre de ton livre ?

TRIBOULET. — *L'Almanach des Fous.* Ce sera la liste des plus grands fous que la terre ait portés. J'ai écrit sur la première page, le nom

de l'empereur, des fous passés, présents et futurs. Votre Majesté peut lire.

Le Roi. — Voyons. (*Lisant.*) Comment ! Charles-Quint ? (*Riant.*) Oh ! tu es audacieux, bouffon ! Et pourquoi Charles-Quint ?

Triboulet. — Sire, parce qu'il n'y a que Charles-Quint au monde qui, vous ayant tenu prisonnier à Madrid, soit assez fou pour traverser maintenant le royaume de votre Majesté.

Le Roi. — Cependant, s'il le traverse sans encombre ?

Triboulet. — Oh ! alors, je lui promets d'effacer son nom pour en mettre un autre à la place.

Le Roi. — Et quel sera ce nom ?

Triboulet. — Le vôtre, Sire. Car en laissant passer Charles-Quint, vous aurez encore été plus fou que lui ! (*Il remonte.*)

Le Roi, *riant, à l'Empereur.* — Vous entendez Triboulet, mon frère !

L'Empereur, *d'un air comme distrait.* — Oui, ce drôle est plaisant. (*Reprenant avec admiration.*) Ah ! je vous trouve heureux, mon frère, et parfois je vous envie. Comme vous avez une cour spirituelle, joyeuse et brillante ! La mienne, vous l'avez vue, est bien sérieuse et bien austère. C'est une grave assemblée d'hommes d'État et de capitaines : Lannoy, Pescaire, Antonio de Leyva. Tandis qu'autour de vous, les artistes : Marot, Delorme, Primatice, Benvenuto Cellini, fleurissent parmi les braves et les vaillants. De notre côté, voyez, les pourpoints noirs et les fronts pâles. Du vôtre, les visages souriants et les couleurs réjouies. Ah ! mon frère, vous avez le ciel et encore vous nous disputez la terre !

Le Roi. — Vous avez raison, mon frère ; il importe plus à la France de compter à jamais un roi généreux dans ses annales, que d'ajouter, pour quelques années, une province à ses provinces. Laissons ces plaisanteries de Triboulet. Gardons chacun notre attitude et restons ce que nous sommes : vous, le premier roi diplomate ; moi, le dernier roi-chevalier. Vous êtes libre, Charles, et mon hospitalité n'aura pas pour vous de péage comme un pont.

L'Empereur, *serrant la main du roi.* — Ah ! mon frère, je vous envie plus que jamais ; vous venez de remporter là une de vos plus belles victoires.

Le Roi. — Mais j'ai à vous présenter une des plus vives étoiles de notre pléiade. (*Aux huissiers.*) Qu'on introduise le pilote Jacques Cartier et l'amiral Chabot de Brion. (*Un huissier sort, à droite.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, CHABOT, JAQUES, GONIDEC, TAIGURAGNY, DOMAGAYA.

(*Le roi et l'empereur vont s'asseoir sur les fauteuils, à droite. La cour se place à droite.*)

Le Roi, *à l'empereur.* — Mon frère, je vous présente le plus grand navigateur de mon royaume. (*Jacques, qui a été conduit par Chabot,*

s'approche et baise à genoux la main du roi, puis il se relève et s'incline devant l'empereur.)

L'Empereur. — Ah ! vous voulez donc vous entourer de toutes les gloires, mon frère !

Le Roi. — L'Espagne s'emparait sans scrupule des terres du Nouveau-Monde ; j'en ai voulu ma part. Et, vous le voyez, le génie a réalisé mon désir. (*A Jacques.*) Quels sont ces jeunes étrangers ?

Jacques, *les faisant passer devant lui.* — Sire, ce sont les vivantes preuves de ma découverte. Ces deux enfants sont les fils de Donnacouna, le seigneur du Canada, pays ou nous avons abordé, Sire, et où flotte à cette heure le drapeau de la France. *(Les enfants, vêtus à la française, se prosternent aux pieds du roi qui les relève avec bonté.)*

Le Roi. — C'est bien, mon brave pilote, et je vous félicite au nom de la France elle-même. Racontez-nous maintenant votre voyage.

Jacques. — Sire, vous voudrez bien accepter l'hommage de la relation exacte et détaillée que j'en ai écrite, jour par jour, et qu'il serait trop long de vous lire ici en entier. Je vous dirai donc brièvement qu'après avoir reconnu les Terres-Neuves, je fis avancer mes navires vers le nord ; mais bientôt nous rencontrâmes une telle quantité de montagnes de glaces errantes sur la mer qu'il fallut virer de bord et regagner le sud. Là s'ouvrit devant nous une grande baie que je crus d'abord être le passage du Cathay. Nous entrâmes ensuite dans un golfe qui fut nommé le Saint-Laurent, puis dans une nouvelle baie où le pays est plus chaud que n'est l'Espagne, et le plus beau qu'il est possible de voir, tout végétal, et uni, et il n'y a pas si petit espace qui n'ait des arbres d'une merveilleuse grandeur. J'ai nommé ce lieu baie de la Chaleur.

Le Roi. — Voilà déjà de bien remarquables explorations ; votre but était-il atteint ?

Jacques. — Non, Sire ; point de passage en cet endroit. Au large ! criai-je à mes matelots. Et voilà nos deux navires, chargés de leurs voiles, remontant de nouveau vers le nord. Je reconnus alors sans plus de doute, ce que j'avais supposé depuis vingt-cinq ans, c'est que Terre-Neuve n'est pas un continent, mais une île. Enfin, poursuivant notre route, nous rencontrons une nouvelle baie, et à mesure que nous approchons de terre, des forêts splendides s'élevaient devant nous ; un fleuve superbe d'une ampleur sans égale, se déroulait à nos yeux. Nous débarquons, et à la vue des naturels ébahis nous plantons à l'entrée du port où nous venions d'aborder, une grande croix à laquelle est fixé l'écusson aux armes de France. La saison avançait, nos vivres commençaient à s'épuiser, il fallut songer à rentrer en France, après quatre mois et demi de navigation. Voilà, Sire, tout ce que nous avons découvert.

Le Roi, *se levant.* — Jacques Cartier, je suis content de vous.

Jacques, *en s'inclinant.* — Ah ! Sire, c'est ma plus douce récompense.

Le Roi. — A quels honneurs puis-je vous élever ? Que désirez-vous que je vous accorde comme témoignage de ma satisfaction.

JACQUES. — Je ne demande, Sire, que l'honneur d'entreprendre une seconde expédition, pour revoir les parages que j'ai parcourus et pour agrandir les conquêtes de la France dans ces pays nouveaux.

LE ROI, *descendant en scène avec Charles-Quint.* — A merveille ! Amiral Chabot écrivez à cette table l'acte de la volonté royale :

CHABOT, *à la table.* — Je suis à vos ordres, Sire.

LE ROI, *dictant.* — Jacques Cartier, notre fidèle sujet, est nommé dès ce jour capitaine royal et pilote général de France. Nous accordons, en outre, à lui et à ses descendants, le titre et la terre noble de Limoilou, près de Saint-Malo, car tel est notre plaisir. (*Il s'approche de la table, signe l'ordre et y appose le sceau.*)

L'EMPEREUR. — Mon frère, donnez-moi Jacques Cartier, et le Milanais vous appartient.

JACQUES, *vivement.* — Votre Majesté m'honore au-delà de mes faibles mérites : mais je dois lui faire observer que la gloire de la France m'est plus chère que tout le reste. Me forcer à servir un autre pays serait couper les ailes à mon génie, s'il est vrai que Dieu m'en ait doté tant soit peu.

LE ROI. — Jacques Cartier, le roi de France vous remercie. Mais ce n'est pas tout. (*A Chabot.*) Amiral, je vous charge d'équiper et d'approvisionner, pour quinze mois, autant de navires qu'en veut avoir notre pilote royal.

JACQUES. — Sire, j'en ai déjà conféré avec l'amiral dans l'espoir que ma demande serait accueillie avec bienveillance par Votre Majesté. Je demande seulement trois vaisseaux : la *Grande-Hermine,* de 120 tonneaux, la *Petite-Hermine*, de 60 et l'*Émérillon*, de 30.

LE ROI. — Qu'il soit fait selon vos désirs. — Et maintenant, à vous ce dernier gage de ma satisfaction. (*Il ôte de son cou une chaîne d'or qu'il passe au cou de Jacques ; celui-ci met un genou en terre pour la recevoir.*) Adieu, mon brave pilote, et que Dieu vous ait en sa sainte garde. (*Jacques se relève et s'écrie :*) « Vive le roi de France ! » (*Ce cri est répété par tout le monde ; le roi, l'empereur et la cour sortent à gauche.*)

SCÈNE XII

CHABOT, JACQUES, GONIDEC, TAIGURAGNY, DOMAGAYA, SANDWEL et L'HUISSIER, *au fond.*

CHABOT. — Eh bien, Jacques ?

JACQUES. — Ah ! Monseigneur, c'est trop de bonheur dans un jour ! Qui sait si ce n'est pas le calme qui précède l'orage !

GONIDEC. — A quand le départ, maître ?

JACQUES. — Dans un mois, Gonidec, à Saint-Malo. (*Il sort avec l'amiral et les deux enfants, à droite.*)

GONIDEC. — Et pour lors, en route, toutes les bonnettes dehors ! Et bonsoir, madame la terre, bien des choses chez vous ! (*Il se dirige vers le fond et rencontre Sandwel qui se dissimule autant qu'il peut.*)

Encore ! ah ! cette figure !... c'est comme un mauvais rêve !... Bah !... au diable le chagrin ! (*A l'autre huissier, lui donnant de l'argent.*) Tiens, toi, voilà pour boire à ma santé à la taverne de maître Nicolas. Mais à condition que si je reviens ici, tu ne feras pas tant de façons pour me laisser passer, entends-tu ?

L'Huissier. — Certainement, monsieur le matelot, certainement. (*Gonidec sort, à gauche.*) Il était bon le vin !...

Sandwel. — A moi, maintenant. Au diable l'habit noir de l'huissier. Dans un mois ! en mer ! Fortune ! protège ton fidèle serviteur.

(*Rideau.*)

ACTE QUATRIÈME

Le pont du navire la *Grande-Hermine*, commandé par Jacques Cartier. L'arrière du bâtiment se trouve au fond à gauche. L'avant et le beaupré se perdent dans la coulisse (premier plan, droite). Un mât devant la dunette. Au milieu, le grand mât avec sa vergue et ses haubans. La voile est tendue ; celle du mât d'artimon l'est aussi. L'écoutille, pour descendre dans l'entrepont, est ouverte au milieu. Barils, cordages, haches, dispersés çà et là.

SCÈNE I

IANIC, GONIDEC, LE GOFF, ANTOINE, BASTIEN, MATELOTS, MOUSSES.

(*Au lever du rideau, Ianic, Gonidec, Le Goff et quelques matelots debout autour d'un baril sur lequel sont des brocs et des gobelets, chantent le chœur suivant*) :

Marins de Bretagne,
Enfants de l'Armor,
Sur les flots toujours Dieu nous accompagne !
Pour narguer le sort,
Vive la folie !
Et dans sa bonté
Le Ciel nous donna, biens dignes d'envie,
La mer, le bon vin et la liberté.

Ianic. — Les brocs sont vides ! adieu paniers, vendanges sont faites !... (*Au mousse.*) Hé ! moussaillon, avance à l'ordre ; enlève-nous tout ça, et qu'on se dépêche.

Le Mousse. — Voilà, voilà, mon lieutenant. (*Il emporte les brocs et gobelets, à droite, premier plan.*)

IANIC. — Et maintenant, à toi, Bastien, en avant les histoires ; moi, je vais trouver le capitaine. (*Il sort à gauche, au fond.*)
TOUS. — Oui, oui, une histoire.

SCÈNE II

LES MÊMES, MOINS IANIC.

(*Tous s'asseoient sur des cordages roulés ou sur des barils à droite et à gauche; le mousse est assis sur une poulie.*)

ANTOINE. — Et une pommée, entends-tu, Bastien ?
BASTIEN. — Va pour une histoire. Allons, les enfants, y êtes-vous ? Cric !
TOUS. — Crac !
BASTIEN. — Sabot !
TOUS. — Cuiller à pot !
BASTIEN. — Bouton de guêtre ! Une bouteille dans ton hamac ! trente écus dans ton sac ! C'est donc pour vous dire, enfants de la grand'hune que six blancs font un sou, que les rats sont dans leur trou : j'franchis l'fossé, me voilà de l'autre côté ; houppe à poudre, vieille perruque, démêloir ébréché, plus je conterai, plus je mentirai ; j'enjambe trois cents lieues et me voilà ! Cric !
TOUS. — Crac !
LE MOUSSE. — C'est-y toujours de même ?
BASTIEN. — Sois tranquille ! mauvaise poulie ! mais on commence par la croix de Dieu pour apprendre à lire, et quand on dit des histoires à bord, on parle d'abord du hamac, du sac, des écus, du démêloir et de la perruque. Sans ça, l'histoire est vermoulue ! Par ainsi, je commence l'histoire de Pierre Mouchenick ! Cric !
TOUS. — Crac !
BASTIEN. — Pierre Mouchenick, les enfants, était un renégat qui avait fait tous les métiers ; il avait même étudié pour être clerc en Normandie, mais apparemment l'apprentissage ne fut pas de son goût, puisqu'il alla s'engager forban à Alger. Mon Pierre Mouchenick passa vite capitaine d'une grande tartane, et attrape à courir ! Un mois après, il avait en ville un bazar de sultan, un vrai Louvre, et des esclaves de toute couleur ; le dey, voyant ça, se dit en lui-même comme ça qui dit, dit-il : M'est avis qu'il serait temps de faire empaler cet oiseau-là et de mettre la main sur son magot. Empaler, qu'est-ce que ça veut dire, moussaille ?
LE MOUSSE. — Hein ? quoi ? Mais, empaler, parlant par respect, c'est la manière de couper le cou à un homme en Turquie.
ANTOINE. — Ce mousse-là se forme de jour en jour. Nous en ferons quelque chose, c'est positif.
TOUS. — Cric !
BASTIEN. — Crac ! eh bien ! oui, on vous embroche le particulier

ni plus ni moins qu'un canard, sans même lui offrir une goutte pour consolation. Une nuit, donc, Mouchenick, Cric !

TOUS. — Crac !

BASTIEN. — Mouchenick, qui rentrait de course avec des prises de toutes nations, venait de se coucher à terre dans son palais, et dormait mieux qu'un honnête matelot après le grand quart, quand il voit en rêve un monsieur tout habillé de rouge, qui lui dit comme ça qui dit, dit-y. Cric !

TOUS. — Crac !

BASTIEN. — Mouchenick, mon fils, lève-toi en double, va-t-en au port et prends le large. Sans ça, demain matin, tu seras planté sur le minaret de la grande mosquée et tu n'y reverdiras pas, j'en réponds. — Qui es-tu, toi qui m'appelle ton fils, je ne te connais pas. (*Donnant une tape sur le ventre à Antoine.*) Hein ! Devine, vieux, qui c'était l'homme rouge ?

ANTOINE. — Ah ! dam ! je sais pas, moi !

BASTIEN. — Je suis le grand diable d'enfer, lui répond l'homme rouge. Je te connais, voilà la différence. — Grand diable d'enfer, c'est un beau grade, pensa Mouchenick entre soi-même. Il se réveille, se frotte les yeux, ne voit plus personne. C'est égal !... il saute à bas de son hamac, Cric !

TOUS. — Crac !

BASTIEN, *continuant.* — S'habille, court droit à son bord : « Range à appareiller ! » Comme il levait l'ancre, une chaloupe de soldats du dey pousse du quai, le patron commence de crier bien fort : « Signor capitan, monsir Moustacha-Beschir voulir ti parlir, ti no partir ! escoutir ! »

ANTOINE. — C'est leur manière de parler en *ir*, à tous ces moricauds-là, ça ne sait pas dire pain !

BASTIEN. — Tu répondras à ton monsir Moustacha-Beschir qu'il est trop matin, qu'il repasse plus tard, bonsoir ! Le patron ne se lassait pas de héler à pleins poumons, on aurait dit d'une baleine qui renifle ; il racontait dans son provençal que le dey était pressé, qu'on avait d'abord passé au Louvre du capitan, mais que, comme il n'y était plus, on venait vite le prévenir.

ANTOINE. — J'aurais voulu voir la mine qu'il faisait le Mouchenick. Cric !

TOUS. — Crac !

BASTIEN. — Ah ! connu ! patron, connu ! dit-il qui dit, en riant à se tenir les côtes, tu perds ton temps et ta peine. Fais-moi l'amitié de nager à terre, s'il vous plaît, et en double, ou je te coule à la minute.

LE MOUSSE. — Pristi ! bravo le Mouchenick !

BASTIEN. — En même temps il larguait sa grand'voile et ses avirons, et pointait son canon à pivot. Mais le patron savait que le dey n'était pas tendre. Etre coulé ou être pendu à la façon du pays pour n'avoir pas ramené Mouchenick-Pacha, voilà tout le choix qui lui restait.

ANTOINE. — J'aimerais mieux avoir à choisir entre un bon pichet de cidre et un gigot rôti à l'ail... je prendrais les deux.

BASTIEN. — C'est justement ce que fit le patron. A la minute, maître Mouchenick lui envoie sa volée et le coule raide, et d'un! L'autre se sauve à la nage, le dey l'envoie ramasser et on le loge sur le fin bout du minaret... Voilà qui va bien! Quand Pierre Mouchenick, Cric!

TOUS. — Crac!

BASTIEN. — Quand Pierre Mouchenick le reconnut du large, du haut de son banc de quart, piqué là-haut comme un papillon sur une planche de pitre, il commença de rire en disant : « Je pare une fameuse coque ; grand diable d'enfer, une fois et deux fois merci! » — Tu n'as pas fini de rire! » répond une voix qui sortait de la grosse poulie d'arrière où passe l'écoute de grand'voile des tartanes d'Alger. Mais Pierre Mouchenick était un forban achevé, il n'eut pas peur.

ANTOINE. — Ce n'est pourtant pas commun une poulie qui parle comme un homme.

LE MOUSSE, *se retirant vivement de la poulie sur laquelle il est assis.* — Hou!...

ANTOINE. — Tiens, voici le moussaille qui se défie du palan d'amure.

LE MOUSSE. — Dam! j'ai entendu quelque chose dans la poulie ; moi, je ne suis pas le fils du grand diable, je m'en vas.

TOUS, *riant.* — Ah! ah! ah! ah!

BASTIEN. — Le moussaillon n'a pas tort, camarades, on fait toujours bien de ne pas s'asseoir sur un palan qui travaille. (*On entend sonner la cloche à l'avant. Cantonade.*)

TOUS. — Le quart de nuit! Déjà!

BASTIEN. — A demain, la fin de l'histoire, les enfants. Bonsoir! (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, IANIC *sur le banc de quart, embouchant le porte-voix?*

IANIC. — Range à carguer la misaine! (*Quelques matelots se dirigent à l'avant, coulisse droite.*) Range à carguer le grand hunier! En haut le monde! (*Coup de sifflet du maître de quart. Manœuvre.*)

VOIX DES MATELOTS, *au dehors.* — Oh! hisse! ho! la! ho! hisse! (*Des matelots sont montés dans les haubans; on voit la voile du grand mât se replier lentement ; manœuvre.*)

IANIC. — C'est bien les enfants. Vous pouvez descendre, maintenant! (*Il descend de son banc et rentre dans la cabine. Les matelots sortis reviennent en scène; les mousses sortent à droite et par l'écoutille.*)

SCÈNE IV

ANTOINE, LE MOUSSE, MATELOTS.

LE MOUSSE. — Il y a donc quelque chose, qu'on nous a fait carguer les voiles !

ANTOINE. — Tu vois donc pas que le vent ne souffle plus, l'air est lourd comme du plomb. Voilà encore un orage qui se prépare. Ça devient ennuyeux, à la fin.

LE MOUSSE. — C'est vrai ! ça fait le quatrième depuis trois semaines.

SCÈNE V

LES MÊMES, SANDWEL, *venant de droite.*

SANDWEL. — Attendez, les enfants, j'ai un mot à vous dire; et ça n'est pas un conte, c'est du sérieux.

TOUS. — Ah ! voyons ! voyons !

SANDWEL, *s'adressant à Antoine.* — Une question, matelot.

ANTOINE. — Dites.

SANDWEL. — Regarde un peu de ce côté... regarde bien... vois-tu la terre? (*Montrant à droite, au fond.*)

ANTOINE. — Nenni !

SANDWEL. — Supposons que tu la voies.

ANTOINE. — Bon !

SANDWEL. — Supposons, de plus, qu'il y ait sur le rivage des montagnes de pièces d'or.

ANTOINE. — Bon !

SANDWEL. — Que ferais-tu ?

ANTOINE. — J'irais en remplir un sac.

SANDWEL. — C'est tout naturel.

TOUS. — Pardine !

SANDWEL. — Et si Jacques Cartier s'y opposait; si le capitaine ordonnait une manœuvre qui t'éloignât à jamais de ce rivage, alors que ferais-tu ?

ANTOINE. — Dam !

SANDWEL, *aux autres.* — Et vous, que feriez-vous?

TOUS. — Dame?... on ne sait pas.

SANDWEL, *plus bas.* — Eh bien? mes amis, écoutez-moi : J'ai été marin comme vous... je connais cette tyrannie qu'on appelle la discipline du bord... Je me suis dévoué à la cause des pauvres matelots... Vous serez tous riches !... nous garderons le vaisseau... nons nous ferons pirates...

TOUS. — Comment ?...

SANDWEL. — Doucement !... Et au lieu d'aller chercher au Canada

des glaces et de la neige... nous irons chercher, dans les îles du Sud, de l'or à poignées...

ANTOINE. — C'est beau tout de même... j'en ai comme un tintement dans les oreilles!...

SANDWEL. — Et ne croyez pas que je veuille m'instituer votre maître... Sur ce vaisseau délivré de son chef, il n'y aura plus de maître... Chacun agira à sa guise... De l'or, des plaisirs, du vin... voilà le programme de votre vie nouvelle.

PREMIER MATELOT. — Mais... pour cela... que faut-il faire?

SANDWEL. — Etes-vous des hommes courageux?

TOUS. — Sans doute! sans doute?

SANDWEL. — Quelques hommes ne vous font pas peur?

TOUS. — Allons donc!

SANDWEL. — Eh bien? il s'agit d'empêcher le pilote Jacques de nous conduire au Canada.

ANTOINE. — Comment faire?

SANDWEL. — Eh! n'avez-vous pas assez de votre vie pénible et aventureuse... des privations de toute sorte qu'il vous faut endurer... de ce régime de biscuit et de viande salée, qui nous dévore et revient toujours. Regardez et écoutez autour de vous! ces grondements lointains qui semblent le choc des nuages entre eux; ce ciel que nous pourrions presque toucher de nos mains, tant il est près de nos têtes; cette mer plus sombre encore que le ciel qu'elle reflète; ces éclairs qui sillonnent l'espace comme des flèches incendiaires; eh bien! ce sont les symptômes d'une tempête. Vous savez déjà ce que c'est?...

ANTOINE. — Ah! je crois bien que nous le savons.

SANDWEL. — Vous savez pour l'avoir vu déjà plusieurs fois, qu'une tempête met le désordre à bord d'un navire, comme un ouragan dans un champ de blé.

ANTOINE. — C'est vrai! Il a raison!

SANDWEL. — Eh bien! croyez-moi : il faut profiter de la tempête qui va éclater pour vous débarrasser de ceux qui vous retiennent prisonniers. Soyez prudents et calmes; je veille à votre salut... Voici mon plan. (*Tous s'approchent et l'entourent de plus près.*) Le pilote royal est dans sa cabine. Bastien, le timonier, est à mes ordres. Au quart de minuit, vous vous rendrez en silence sur le pont... nous appellerons le capitaine... il viendra... Nous le forcerons à changer de route... et s'il refuse... vos couteaux et vos haches de bord lui feront entendre raison. C'est entendu?...

ANTOINE. — C'est entendu. N'est-ce pas, vous autres? Ça vous va-t-il le programme?

TOUS. — Oui, oui.

BASTIEN. — Mais qui conduira le navire?

SANDWEL, *se rapprochant.* — Je saurai aussi bien que Jacques Cartier comment manœuvrer le navire au milieu de cette orgie des éléments, et je sais aussi une contrée où je vous conduirai, où vous serez libres, enfin!

La voix du lieutenant, *au dehors, fond gauche.* — Tout le monde à l'entrepont!

Tous. — A l'entrepont! (*Les matelots s'éloignent en échangeant des signes d'intelligence avec Sandwel qui les suit à droite et à l'entrepont.*)

SCÈNE VI

JACQUES, GONIDEC, IANIC. (*Ils sortent du château de poupe ou dunette.*)

Jacques. — Eh bien! mes amis, après trois semaines d'orages et de tempêtes, nous approchons enfin du but. Encore trois jours et nous arriverons au Canada, si Dieu le permet. Et notre nouvel équipage, qu'en dis-tu, Gonidec.

Gonidec. — Mon capitaine, je ne sais pourquoi ces hommes mercenaires m'inspirent peu de confiance.

Jacques. — Comment donc? Ne sont-ils pas dociles et soumis?

Gonidec. — Sans doute; mais, vous le savez, le roi de France vous a fait le triste cadeau d'une bande d'assassins, de voleurs, d'usuriers et de pillards qui avaient à choisir entre la potence et l'exil volontaire d'un voyage d'outre-mer.

Jacques. — C'est vrai; mais, mon brave Gonidec, j'ai eu soin de confier le commandement des deux autres vaisseaux à nos anciens compagnons qui nous suivent. Sur mon navire, Ianic et toi m'aidez à maintenir dans le devoir ces marins improvisés, et jusqu'à présent, rien ne me fait craindre une insubordination.

Ianic. — Vous avez eu, en effet, jusqu'ici le respect de ces échappés de la corde. L'étonnement des premières impressions, la satisfaction d'éviter un sort pire que le sort présent, et surtout votre bonté inaltérable, mon capitaine, en ont fait des agneaux.

Gonidec. — Oui; mais le désordre des dernières tempêtes qui ont dispersé les trois navires, les a exaspérés. Poursuivis sans doute par le fantôme de leurs crimes, les uns s'imaginent que c'est au supplice qu'on les mène; d'autres, prenant leur mal et leurs souffrances plus au positif, se persuadent que c'est une torture d'un genre nouveau qu'on veut leur infliger. Je tremble, capitaine, qu'à la première occasion, la colère ne succède au respect.

Jacques. — Veillons toujours, camarades, et Dieu nous soit en aide! D'ailleurs, tant qu'il restera une planche de ce navire, j'y serai le maître; Dieu seul ici est au-dessus de moi.

Ianic. — Voilà encore une tempête pour cette nuit, capitaine.

Jacques. — La voilure est-elle bonne?

Ianic. — Je viens de faire carguer les voiles de misaine et du grand hunier. Nous marchons maintenant sous les plus petites voiles de perroquet et d'artimon.

Jacques. — C'est bien. Je vais relever le point dans ma cabine.

Veillez, mes amis, veillez. (*Il leur serre la main et rentre dans la cabine, à gauche. Nuit complète, éclairs rares, tonnerre très faible au loin, puis crescendo jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE VII

GONIDEC, IANIC.

GONIDEC. — Je t'ai raconté, Ianic, mon voyage à Paris et ma visite au Louvre. Tu te rappelles que j'y ai rencontré une figure qui ne m'était pas inconnue.

IANIC. — Oui, le traître, Sandwel.

GONIDEC. — Justement. Eh bien! je ne sais si c'est un rêve, un cauchemar, mais, depuis quelques jours, il m'a semblé voir cette satanée figure se glissant dans tous les coins du navire et cherchant toujours à éviter mon regard.

IANIC. — Il y a tant d'hommes qui se ressemblent! Tu auras pris un de ces matelots pour l'espion; fausse ressemblance, voilà tout.

GONIDEC. — N'importe. Devrais-je le chercher jusqu'au fond de la cale, je le trouverai.

IANIC. — Moi, je retourne à l'arrière. Bonsoir, Gonidec. (*Il sort à gauche.*)

GONIDEC. — Bonsoir, Ianic. (*Il rentre par l'écoutille.*)

SCÈNE VIII

SANDWEL, *seul, venant de droite.*

SANDWEL *se glisse lentement le long des sabords, arrive jusqu'au pied du grand mât, écoute, puis il dit :* — Enfin, voici l'heure de ma vengeance. Tout est prêt. J'ai trouvé des compagnons dignes de moi. Comment deviner autour de moi le prélude d'un évènement terrible? Chose étrange que la vie humaine, et que c'est bien, en vérité, une ironie éternelle! Un éclair, et les vagues vont rugir; un mot, et le sang va couler!... Sers-moi de modèle, Océan perfide, qui caches si bien parfois, sous une surface riante, tes monstres et tes abîmes! Est-ce encore assez curieux cela?... Je connais à peine Jacques Cartier, et il dépend de lui que je reste tout simplement un homme habile ou que je devienne un criminel de premier ordre. Ma foi, que la fortune décide, je suis prêt!...

JACQUES, *dans la cabine.* — Lieutenant Ianic, jetez la sonde!...

SANDWEL, *à part.* — Ah! ah! le lion veille!...

JACQUES, *dans la cabine.* — Combien de brasses?...

SANDWEL, *à part.* — Ton cadavre ira bientôt toucher le fond comme le plomb de la sonde, ambitieux matelot!

IANIC, *à l'arrière.* — Dix-huit! (*La cloche du bord sonne minuit.*)

SCÈNE IX

SANDWEL, puis BASTIEN, ANTOINE, MATELOTS.

Sandwel. — Ah! à l'œuvre! (*Il donne trois coups de sifflets, légers et successifs.*)

Bastien, *entrant, à demi-voix.* — Êtes-vous-là, Horace!

Sandwel, *de même.* — Je suis là!...

Antoine, *entrant, de même.* — M'y voici!... (*D'autres matelots se glissent en scène, venant de droite et de l'écoutille.*)

Sandwel. — Avez-vous des armes. (*Tous montrent leurs haches et leurs couteaux.*) Bien!... Attendez, maintenant!... (*Il s'approche de Bastien et lui parle à l'oreille, puis il se dirige vers la cabine.*) Capitaine Jacques!... Capitaine Jacques!... (*Il se retire derrière les autres matelots qui sont vers la droite.*

Ianic, *à l'arrière.* — Second quart!... sur le pont!...

SCÈNE X

LES MÊMES, JACQUES, *de gauche, au fond.*

Jacques, *entrant.* — Qui m'appelle? (*Apercevant les matelots groupés.*) Que faites-vous là?...

Bastien, *s'avançant, haut.* — C'est nous, capitaine, le second quart de nuit.

Jacques. — Qui m'a appelé?

Bastien. — Nous, encore!

Jacques. — Que voulez-vous?

Bastien, Antoine. — Virer de bord!

Jacques. — Virer de bord?... pourquoi?...

Tous. — Liberté! liberté!

Jacques. — Qu'est cela? Une révolte à mon bord?...

Tous. — En France! en France!

Jacques. — A moi, Ianic, Gonidec! Tout le monde sur le pont! (*Murmures des matelots révoltés.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, IANIC, puis GONIDEC, *venant de gauche.*
GROUPE DE MATELOTS, *venant de l'écoutille.*

Ianic, *embouchant le porte-voix.* — Tout le monde sur le pont! (*Entrée de Gonidec et matelots.*)

Les Révoltés. — Mettez le cap au sud! au sud!

Jacques. — Qui a le droit de commander ici?...

Les Révoltés. — A mort! à mort le capitaine!

JACQUES, *s'emparant du pavillon qui est près de la dunette.* — Il n'y a pas ici que des bandits et des révoltés !... A moi, tout ce qui porte un nom français, tout ce qui a le sentiment de l'honneur et le respect du pavillon ! à moi, mes fidèles ! (*Les révoltés se groupent à droite. Ianic, Gonidec et quelques matelots entourent Jacques, à gauche.*)

GONIDEC. — Nous voici, capitaine !

IANIC. — Approchez donc, bandits !

GONIDEC, *braquant ses pistolets.* — Le premier qui bouge, je le brûle !

JACQUES, *les écartant.* — Laissez-moi ! (*Il remet son pavillon à Ianic et s'avance, les bras croisés, calme et souriant.*) Eh bien ! frappez, frappez donc. (*Les révoltés reculent sous son regard.*)

SANDWEL, *à demi-voix.* — Lâches ! vous avez peur d'un homme ! Vous avez peur d'une poignée qu'ils sont là, quand nous sommes plus de cent ici !

LES RÉVOLTÉS. — En avant ! mort au capitaine !

JACQUES, *fièrement, les arrêtant du geste.*) Arrière, brigands ! (*Reconnaissant Sandwel derrière le groupe, et s'élançant sur lui à travers les mutinés.*) Sandwel, ici ?

IANIC, GONIDEC. — Sandwel !...

JACQUES, *le saisissant.* — Tu vas enfin expier ta félonie ! (*Il l'accule au sabord de gauche, et, le soulevant, il le jette à la mer.*) Misérable ! (*Aux autres.*) Approchez, maintenant, lâches que vous êtes !

LES RÉVOLTÉS, *reculant toujours.* — Nous sommes perdus !

JACQUES. — Ecume des prisons et des bagnes ! vous tremblez à présent que votre chef est puni. Vous avez donc oublié qu'ici je ne relève que de Dieu seul ?

GONIDEC. — Capitaine, aux fers les plus coupables !

JACQUES. — Non, Gonidec, non. Ils sont plus égarés que coupables. La mer a dévoré Sandwel ; laissons passer la justice de Dieu. (*Aux révoltés.*) Bas les armes ! bas les armes, tous ! (*Les couteaux et les haches tombent.*) Malheureux ! au moment où notre navire, en butte à la mer et au ciel déchaînés, réclame toute la force de nos bras, vous songez à suivre les sentiments de la haine la plus injuste et la plus farouche ?..

BASTIEN. — Pardon, capitaine ! pardon !

TOUS. — Oui, pardon !

JACQUES. — Vous pardonner, je le veux bien, mais à condition que désormais, fidèles au devoir, vous vous souviendrez toujours de l'honneur que vous a fait la France en vous appelant à porter son étendard sur les plages du Canada. (*Prenant le pavillon.*) Jurez donc, sur ces plis sacrés, obéissance et soumission à vos chefs.

TOUS. — Nous le jurons ! Vive la France ! vive le capitaine !

JACQUES. — Allez, enfants ; à la manœuvre, tous ; c'est le salut pour nous ; c'est la gloire de la France !

TOUS. — En avant ! à la manœuvre ! (*Ils sortent par différents côtés ; l'orage redouble.*) Vive le capitaine !

SCÈNE XII

JACQUES, GONIDEC, IANIC.

IANIC. — Capitaine, le vent fraîchit... l'orage s'annonce terrible et menaçant, que faut-il faire?

JACQUES. — Mettez la barre au vent?

IANIC, *au porte-voix.* — Timonier, la barre au vent!...

GONIDEC. — Allons, capitaine, c'est peut-être votre dernière lutte; bientôt, la terre!

JACQUES. — Oui, la terre! A cette pensée, je regarde le danger sans défaillance, je l'affronte sans crainte. Dieu est avec nous, Gonidec.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MATELOTS, ANTOINE.

ANTOINE, *accourant, effrayé.* — Capitaine, le mât de misaine vient d'être brisé!

UN GROUPE DE MATELOTS, *de même.* — Le navire touche! un rocher! un rocher!

JACQUES. — Déchargeons le navire. Les barils à la mer! (*Pendant qu'on jette les barils, la foudre éclate avec fracas.*) Une hache! une hache! (*Eclair terrible, foudre.*)

TOUS. — Ah!...

IANIC, *allant à droite, près des sabords.* — Terre! terre!

JACQUES. — Enfants, nous sommes sauvés, voici la terre!

TOUS. — La terre! la terre! (*Ils courent vers le fond aux sabords, à droite.*)

JACQUES. — A genoux, enfants; gloire à Dieu!

TOUS, *à genoux.* — Gloire à Dieu!

(*Rideau.*)

VIe TABLEAU (*ad libitum*)

Un paysage du Canada. Montagnes, arbres couverts de neige et de glaçons. Au fond, la mer, rochers de glace; à gauche, les navires de Jacques Cartier pris dans les glaces. Au troisième plan, à droite, une petite tente de toile.

SCÈNE I

JACQUES, GONIDEC, IANIC, MATELOTS.

(*Au lever du rideau, il fait presque nuit; les matelots sont étendus sur des nattes, toiles, sacs; ils sont tous malades du scorbut. Ianic est sur un*

des premiers plans. Gonidec, valide, mais triste et soucieux, est appuyé à un sapin, à gauche. Jacques, les bras croisés, est au milieu de la scène regardant avec découragement ce tableau.)

JACQUES. — Quelle suite lamentable de malheurs ! Les intentions hostiles des sauvages, si confiants d'abord... les neiges et les glaces emprisonnant nos vaisseaux... et pour comble d'infortune, un mal étrange frappant mes compagnons sans qu'il me soit possible de leur assurer des remèdes efficaces !... Pourquoi donc, mon Dieu, m'avez-vous épargné presque seul ?... Frappez-moi, frappez, mais pitié pour ces hommes que j'ai entraînés à leur perte !... S'il faut un martyr... je suis prêt... me voici !...

GONIDEC, *s'approchant.* — Allons, maître, espérez, espérez encore. Bientôt nous verrons la fin de nos maux. C'est aujourd'hui que commence le printemps ; cette prison de glace qui nous enferme va être enfin brisée sous les rayon sdu soleil. Et puis, Notre-Dame, qui nous a si souvent protégés, ne nous abandonnera pas.

JACQUES. — Tu as raison, Gonidec ; déjà, la semaine dernière, nous avons solennellement placé son image dans le tronc d'un arbre que tu peux apercevoir d'ici, et j'ai fait vœu, si nous revoyons la France, d'aller avec mon équipage, nu-pieds et le cierge en main, faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

IANIC, *d'une voix affaiblie.* — Capitaine !... capitaine !...

JACQUES, *s'approchant de lui.* — Me voici, mon brave Ianic. Tu souffres donc beaucoup ?

IANIC. — Oh ! oui, je souffre, maître ; mais je ne me plains pas. Vous souffrez bien aussi,... je le sais, et plus que nous peut-être. Ah ! donnez-moi votre main, capitaine, que je la serre encore.

JACQUES, *ému.* — Oh ! non, tu ne mourras pas, mon brave ; mais que puis-je faire pour te soulager ? Mon Dieu !... mon Dieu !...

IANIC. — Capitaine... rien... que d'avoir toujours courage. (*Après un temps.*) Oh ! j'ai la bouche en feu !... un peu d'eau !... un peu d'eau !...

JACQUES. — Gonidec, vite, cours à la tente, de l'eau ! de l'eau ! (*Gonidec entre dans la tente, à droite.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MOINS GONIDEC.

JACQUES. — Attends, mon brave camarade, Gonidec va revenir. Ah ! que ne puis-je donner ma vie pour conserver la tienne ! Déjà dix de nos compagnons sont allés nous attendre là-haut. Ils prient pour nous et le secours du ciel ne tardera pas.

SCÈNE III

LES MÊMES, GONIDEC.

GONIDEC, *sortant de la tente et apportant un gobelet.* — Voilà, lieutenant, voilà un peu d'eau pour rafraîchir votre langue brûlante. (*On entend des cris au loin.*) Quels sont ces cris ? (*Jacques s'élance et regarde au fond, à gauche.*)

IANIC, *après avoir bu, se soulevant.* — Qu'y a-t-il ?

TOUS LES MATELOTS, *de même.* — Qu'y a-t-il ?

JACQUES, *revenant.* — Le sauvage qui nous a quittés malade comme nous, est là. Il se bat avec huit ou dix Canadiens ; il est donc guéri ?... A moi deux hommes ! (*Il sort avec Gonidec et un matelot, à gauche.*)

SCÈNE IV

IANIC, MATELOTS.

IANIC, *se levant péniblement et remontant.* — Que va-t-il faire ?

PREMIER MATELOT. — Pourvu qu'il ne se fasse pas tuer !...

DEUXIÈME MATELOT. — Ah !... il tombe au milieu d'eux !... Oh ! comme il joue des poings... et Gonidec aussi... Les sauvages reculent... le pauvre diable est délivré... Mais comme il marche droit !... lui qui nous a quittés agonisant, il y a trois jours... Les voici !... (*Tous les matelots se lèvent doucement.*)

SCÈNE V

JACQUES, GONIDEC, IANIC, MATELOTS, UN SAUVAGE, *tous viennent de gauche.*

GONIDEC. — Victoire ! mes amis, nous l'avons sauvé !

JACQUES. — Il était temps ! (*Au sauvage.*) Tu ne méritais pas qu'on allât à ton secours, Canadien ; tu es un déserteur ; pourquoi nous as-tu fuis, il y a trois jours, au milieu de la nuit ?...

LE SAUVAGE. — J'ai déserté, seigneur, pour aller consulter les sorciers sur le mal qui me dévorait et leur demander ma guérison.

JACQUES. — Et ils t'ont guéri ?

LE SAUVAGE. — Oui, seigneur, et dès que le mal de feu s'est éteint dans ma bouche et dans mes entrailles, je me suis souvenu des bons traitements que les blancs m'ont prodigués, et j'ai voulu te rejoindre pour t'apprendre le remède secret. Mais, les Canadiens, mes frères, ont voulu m'empêcher de pénétrer jusqu'à toi. Tu m'as sauvé la vie, étranger, je la sauverai à mon tour à tous tes compagnons.

TOUS LES MATELOTS, *s'avançant et entourant l'Indien.* — Ah !

JACQUES. — Tu sais donc le secret des médecins ?

LE SAUVAGE. — Oui, seigneur. (*Frémissement de joie parmi les matelots.*)

JACQUES. — Où est ce remède souverain ?

LE SAUVAGE, *remontant et indiquant l'arbre, à gauche.* — Il est là.

JACQUES. — Cet arbre !... C'est l'arbre de la Vierge, mes amis. C'est la Vierge qui nous protège ! (*Il s'élance au dehors, à gauche. Les matelots le suivent du regard avec anxiété.*)

IANIC. — Et comment s'emploie ce remède ?

LE SAUVAGE. — L'écorce de cet arbre trempée quelques instants dans l'eau vous guérira tous.

JACQUES, *revenant avec une poignée d'écorce.* — Gonidec, apporte un vase rempli d'eau. (*Gonidec court à la tente et en revient aussitôt.*) Allons, mes amis, courage ! Voilà la vie et la santé !...

PREMIER MATELOT. — Attendez, capitaine ! c'est peut-être le poison et la mort ! Si le déserteur était un traître !...

JACQUES. — Vous hésitez, vous avez peur ! Eh bien ! c'est moi qui vais en subir l'épreuve le premier.

IANIC, *passant devant Gonidec, s'élançant et lui arrachant le vase, après avoir bu d'un trait.* — Vous êtes plus utile que moi à ces braves gens, capitaine, Si l'Indien nous trahit, ma mort ne tuera que moi ; la vôtre nous tuerait tous !... (*Scène muette pendant laquelle tous les regards sont fixés sur Ianic. Jacques, la main à son poignard, regarde fixement l'Indien et semble épier sur sa figure l'indice de la trahison.*)

LE SAUVAGE, *lentement et en souriant.* — L'homme blanc sera guéri ! (*La figure de Ianic s'épanouit ; il semble revenir à la vie.*)

GONIDEC. — Eh bien, lieutenant !

IANIC. — Dieu soit loué ! je me sens beaucoup mieux.

LE SAUVAGE. — Eh bien ! pourquoi les autres hommes blancs ne boivent-ils pas le breuvage de salut ?

IANIC, *avec joie.* — Je suis guéri, mes amis, je suis guéri !

TOUS. — Guéri ! il est guéri ! (*Quelques-uns s'élancent vers la tente, d'autres vers l'arbre désigné ; parmi ces derniers, Gonidec.*)

SCÈNE VI

IANIC, JACQUES, LE SAUVAGE.

IANIC. — Ah ! merci, mon brave Canadien.

JACQUES. — Tu es l'ami des hommes blancs, enfant des savanes ! Reste avec nous, nous t'aimerons comme un frère et un sauveur.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MATELOTS, puis GONIDEC, *rentrant de gauche.*

TOUS LES MATELOTS. — Voici l'arbre libérateur ! (*Ils traînent le tronc d'arbre au milieu de la scène et le dépouillent de son écorce qu'on

détrempe dans les vases qu'on apporte. — Ils en boivent avec empressement. Le jour commence.)

Jacques. — Soyez béni, mon Dieu, qui nous envoyez la joie après l'épreuve, la résurrection après la mort ! Délivrés maintenant du fléau, il ne nous reste plus qu'à retourner dans la mère-patrie. Mon œuvre est achevée ; le Canada est exploré ; à défaut de mines d'or, la France y trouvera des pêcheries importantes, des forêts immenses, et surtout des cœurs fidèles et dévoués. Pays que j'ai tant rêvé, tant cherché, à la découverte duquel j'ai travaillé toute ma vie, je te lègue ma devise qui sera désormais la tienne : Aime Dieu et va ton chemin !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GONIDEC.

Gonidec, *accourant de gauche.* — Capitaine ! capitaine ! voyez ! la neige qui se fond au soleil ! (*Jacques remonte, ainsi que les matelots.*) Les glaces qui se détachent, nos vaisseaux qui flottent !... C'est la débâcle !

Tous. — La débâcle, la débâcle !

Jacques, *redescendant, ainsi que les matelots.* — Dès demain, mes amis, nous partons pour la France !

Tous. — Vive la France !

(Rideau.)

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER TABLEAU.

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.



